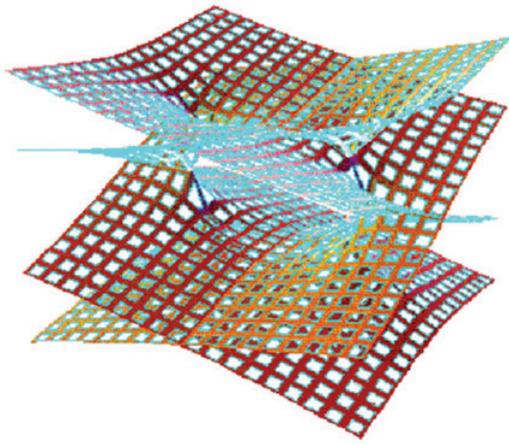


WUNSCH 19

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN

Février 2019



WUNSCH 19

Numéro 19, février 2019

VI^e Rencontre Internationale d'École

**Bulletin international
de l'École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien**

ÉDITORIAL

Le Collège International de la Garantie (2016-2018) conclut sa fonction en réunissant dans ce numéro de *Wunsch 19* les présentations des travaux qui ont eu lieu le 13 septembre 2018 lors de la VI^e Rencontre internationale de l'École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien (IF-EPFCL) dont le thème était « **L'École et les discours** » avec comme sous-titre « *Quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail?* ». Nous y ajoutons les petits textes qui composaient, en guise d'intermezzo, l'après-midi du Symposium sur la passe qui a eu lieu le 12 septembre 2018.

Nous souhaitons que ces lectures puissent avoir quelques conséquences pour notre communauté lors de prochains débats.

OUVERTURE DE LA VI^e RENCONTRE D'ÉCOLE

Marc Strauss

Chers Collègues et amis,

Nous nous retrouvons ici pour essayer de répondre à la question de Lacan : « Quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail ? ». Cela n'exclut pas les peines, mais pour nous une joie doit bien l'emporter. Laquelle est-elle, celle que délivre notre discours, analytique ?

Quand je dis notre discours, je pense à nous bien sûr comme praticiens, mais je pense aussi à nous en tant que membres d'École.

Notre joie dans notre travail de praticiens reste, nous l'entendrons, une question passionnante. Mais il est une autre joie, qui me paraît tout aussi passionnante, mais plus complexe peut-être, ce qui ne veut pas dire moins cruciale : quelle joie trouvons-nous à notre travail d'École ? Je ne parle pas bien sûr des tâches administratives, pour lesquelles je recommande tout particulièrement, pour le connaître de l'intérieur, le CIG ; mais il y a bien d'autres instances du même tonneau, le CRIA, les instances locales, etc.

Non, je parle de la joie que nous trouvons à nous regrouper entre membres de la même École pour parler de psychanalyse, réfléchir ensemble à cette curieuse pratique, tenter d'en élaborer l'expérience et même la garantir chez certains.

Elle existe cette joie, il m'arrive de l'éprouver, et aussi de la trouver quelquefois un peu courte. C'est vrai, nous n'avons jamais le temps de repenser à l'exposé d'un collègue, de le soupeser, de le goûter.

Certes l'essentiel de la réflexion de chacun se fait dans la préparation de son travail, en amont donc, et les textes seront accessibles à tous dans un temps ultérieur, mais ce n'est pas parce qu'il y a des séances très courtes que les échanges entre nous doivent être comprimés jusqu'à en être étouffants. Il me semble que se rejoignent là des questions de fond de la psychanalyse et les impératifs politiques d'une association.

Je suggère donc que notre réflexion d'aujourd'hui débouche sur une proposition concrète : qu'au prochain rendez-vous de l'IF-EPFCL un autre mode de travail soit mis à l'essai, qui instaure une respiration avec des temps de discussion au moins égaux à ceux des présentations, et aussi avec des débats sur des points de doctrine que pose notre fonctionnement actuel d'École, préparé – pourquoi pas – par des cartels internationaux.

Ces points de débat possibles ne manquent pas, et j'en ai un très précis en réserve, pour la discussion éventuellement, et nous pouvons être sûrs qu'il y en aura toujours. Mais je suis surtout pressé d'entendre mes collègues sur notre thème et je vous souhaite donc à toutes et à tous une bonne journée, une journée de joie évidemment.

I. LES AE ET LES DISCOURS : EXPÉRIENCE ET TRANSMISSION

Mais d'où vient la joie de notre travail ? De la joie de 67 à la joie de 76

Carmen Lafuente Balle

Introduction, journée sur les psychoses

Lacan, dans son allocution de la Journée sur « Les psychoses de l'enfant » qui a eu lieu le 22 octobre 1967, quelques jours après la « Proposition », se réfère à un affect : La joie, qui fait contrepoint au péché de la tristesse, et il considère qu'elle le caractérise : « *Chacun sait que je suis gai, gamin même on dit : je m'amuse. Il m'arrive sans cesse, dans mes textes, de me livrer à des plaisanteries qui ne sont pas du goût des universitaires. C'est vrai. Je ne suis pas triste. Ou plus exactement, je n'ai qu'une seule tristesse, dans ce qui m'a été tracé de carrière, c'est qu'il y ait de moins en moins de personnes à qui je puisse dire les raisons de ma gaieté, quand j'en ai.* »¹

Lacan nous dit dans cette allocution, que ce qui permet de sortir du péché vis-à-vis l'inconscient, qui est la tristesse, c'est une vertu qu'il dénomme gay savoir. Il s'auto dénomme gai, joyeux et, bien qu'il se réfère à lui-même, nous pouvons l'appliquer à chacun de nous, analystes. Bien sûr, c'est le savoir de l'analyste, celui du discours analytique, qui le faisait être gai, et faire des blagues, faire l'enfant, faire des jeux de mots qui n'étaient pas du goût des universitaires. La joie de Lacan c'est celle de la blague, de la plaisanterie, des jeux des mots, de l'interprétation par l'équivoque.

Le vrai antidépresseur, nous dit-il dans *Télévision*, le seul qui ne s'éloigne pas de l'inconscient, c'est le gay savoir, le savoir libre de lalangue, celui des mots : « *non pas comprendre, piquer dans le sens, mais le raser d'aussi près qu'il se peut...* »². C'est la joie que j'appellerai de 67.

Il dit ensuite dans l'Allocution, que pour le psychanalyste, il ne s'agit pas de l'être pour la mort de Heidegger, mais de l'être pour le sexe, c'est-à-dire la castration et pour cela les psychanalystes doivent être décidés à maintenir la position et à être joyeux. Cela, nous concerne de toute évidence.

Lacan fait l'éloge de la joie et la met en relief comme un affect nécessaire pour le psychanalyste, mais il se demande en quoi consiste cette joie et nous laisse, comme point culminant de la dite Journée, la question suivante : Quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait à notre travail ?

1 Lacan, J. : *Allocution sur les psychoses de l'enfant*. Autres Écrits, p. 363. Le Seuil.

2 Lacan, J. : *Télévision*. Pag. 526. Le Seuil.

Des concepts équivoques: joie et travail

Nous allons souligner, pour commencer, l'ambiguïté, de ces deux concepts: joie et travail.

Nous allons commencer par la joie, qui ne peut pas être la joie des matins qui chantent que Lacan lui-même a vu conduire beaucoup de monde au suicide, pas non plus la joie vide de contenu, celle de l'espoir névrotique, qui nie l'impossible du réel. De plus, les affects sont trompeurs, ainsi la joie ment, on peut pleurer de joie et déprimer quand les choses vont bien, comme nous l'a montré Freud. Il s'agit, donc, d'un autre type de joie.

Lacan, à l'encontre de quelques avis, n'a pas négligé les affects qu'il considère comme effets qui ne peuvent être compris qu'en pensant à ce qui les produit, c'est-à-dire l'inconscient, le désir, la pulsion. De cette manière nous pouvons considérer que la joie qui cause le travail de l'analyste, est le produit du désir de l'analysant, qui n'est pas sans lien avec la jouissance, comme nous le savons.

Tout cela m'a conduit à penser à ce qui me donne la joie dans mon travail d'analyste et je voudrais souligner certaines choses. Ainsi, la nouveauté de chaque cas qui nous amène à la rencontre avec l'inédit et qui oblige à l'invention, la joie que produit une ouverture de l'inconscient, bien que fugace, la joie de causer le désir de l'analysant, bien qu'elle porte en elle une caducité constitutive.

Mais tout cela, s'accompagne d'autres positions ou fonctions qui ne sont pas toujours gaies parce que comme Lacan le dit dans la conférence à Yale: « *Être un analyste c'est un Job, et de fait, un travail très dur. C'est un travail inhabituellement fatigant.* » Je signalerai certains points: Supporter la demande, aller à l'encontre du sens, démentir le Rapport sexuel, décevoir en ce qui concerne le maître, perdre l'agalma, soutenir un désir inédit, accepter d'être un déchet, avec enthousiasme!!!

C'est-à-dire, que la joie de l'analyste, ne va pas sans d'autres affects moins drôles, et pour cela il faut l'entendre comme une joie pas toute.

Affects de fin

Pour penser la joie du psychanalyste liée à son désir, nous allons rappeler les références de Lacan en ce qui concerne l'affect de satisfaction qui se produit à la fin de l'analyse et que Colette Soler a travaillé dans ses études sur les affects.

- Dans « La Proposition du 9 octobre de 1967 » il évoque le deuil dû à la perte de l'analysant suivi de la paix.

- Dans « L'Étourdit », 1972, la fin du deuil de l'objet « a » qu'incarnait l'analysant.

- Dans la « Note Italienne », 1974, de l'enthousiasme qui arrive après avoir circonscrit la cause de son horreur de savoir, ce qui va lui permettre de savoir être un déchet. Cela l'amène à l'enthousiasme, sans lequel il aurait pu y avoir de l'analyse, mais pas du tout de l'analysant.

- Dans « Les conférences américaines », 1975, « Quand l'analysant pense qu'il est content de vivre, ça suffit. »

- Dans « La Préface à l'Édition anglaise du Séminaire 11 », 1976, il traite d'une satisfaction spécifique qui permet de conclure l'analyse. La satisfaction qui marque la fin de l'analyse c'est un affect du réel. Cette satisfaction n'a pas d'autre définition que celle de mettre fin à l'autre satisfaction, celle générée par le sens et la vérité. « Donner cette satisfaction c'est l'urgence qui préside à l'analyse. »

Généralement, les affects positifs sont ceux de la fin de l'analyse, mais, sont-ils les affects du travail de l'analyste? Non, l'analyste est passé par ces affects, il doit les avoir expérimentés, avoir vécu ce changement dans la jouissance, pour vouloir amener les autres à ce moment de satisfaction qui est conclusif.

Le travail de l'analyste

La deuxième question à penser: le travail. Peut-on parler d'un travail qui se réfère à l'analyste? Nous pouvons rappeler quelques caractéristiques qui font de son activité quelque chose d'éloigné de ce qui se considère communément comme un travail: Caducité constitutive de l'analyste et son désêtre, comme il est un déchet il n'a à rendre de compte à personne, l'acte n'est pas remboursable, et après avoir finalement dévalorisé toute représentation objective, peut-on encore appeler ça un travail?³

Alors, en quoi consiste le travail de l'analyste? Nous allons voir deux niveaux de la question:

1 - Celui qui se réalise dans la cure, peut-on le nommer travail?

Lacan dit que dans la cure celui qui travaille n'est pas l'analyste mais le patient et principalement son inconscient, qui prend en charge tout le poids de l'expérience. Sa fonction d'analyste, son travail c'est de causer le travail de l'analysant.

2 - Celui qu'il réalise quand il réfléchit sur des questions analytiques.

Lacan nous dit⁴ que les psychanalystes sont maîtres d'un savoir sans pouvoir converser de ce savoir, mais curieusement, dans la pratique, ils parlent beaucoup, ils cherchent les lieux de rencontre pour échanger avec d'autres, et cette expérience peut être gaie. Lacan signale cela dans l'Allocution à la Journée sur Les psychoses de l'enfant.

Cette affirmation de Lacan selon laquelle les psychanalystes sont savants d'un savoir dont ils ne peuvent pas parler, pose la question de la transmission et des conditions de sa possibilité. Il est possible de transmettre des connaissances, mais il est beaucoup plus difficile de transmettre ce qui peut s'extraire de l'inconscient, le réel de la jouissance, parce qu'il ne parle pas. Le réel, en tant qu'il échappe au symbolique, ne se transmet pas. Le réel est séparé du savoir, mais le réel a des effets et ils peuvent être partagés.

La preuve que l'analysant a fait l'expérience du réel, de la jouissance opaque du symptôme, est indirecte, c'est la satisfaction de fin. On peut partager cette expérience dans le dispositif de la passe, qui est pensé pour cela. Partager ça avec d'autres, dans mon cas, est toujours gaie. Pourquoi? Parce que le psychanalyste ne peut pas être seul avec ce savoir, il y

3 Pellion, F. : *Note à la joie*. Prétexte X Cité Internationale IF- EPFCL.

4 Lacan, J.: *La psychanalyse et ses rapports avec la réalité*. Autres Écrits. p. 359. Seuil 2001.

a du sens à le partager, parce que bien que le réel supporte sa méconnaissance, le savoir sur les conséquences de la rencontre avec le bouchon du réel, pousse à la parole et à l'expérience commune de l'École. La rencontre avec le réel qui produit la fin de l'analyse, pousse à la parole, ainsi qu'à l'écriture et cela peut permettre un lien dans l'École pour les dépareillés.

Dans mon cas, pouvoir partager avec les autres, comme résultat de la chute de la surmoitié, a produit un soulagement et une flexibilisation dans mes rapports avec les autres et m'a connectée d'une autre façon avec la Communauté analytique. Chaque espace de transmission partagé avec mes collègues a supposé un enrichissement important, toujours une joie.

Le dispositif de la passe est pensé pour cela et m'a permis de recueillir les effets de l'expérience avec le réel, de la satisfaction de fin et inaugurer un autre savoir-faire qui inclut l'École.

La joie de 76

Si au début de ce texte, nous avons développé la joie du gay savoir, celle de 67, nous devrions maintenant signaler que dans *Télévision*, l'année 73, Lacan nous avertit que cette joie ne consiste pas à comprendre, mais à vider le sens autant qu'il se peut et que, pour que la jouissance du déchiffrement ne se transforme pas en quelque chose de collant, il faut qu'elle tombe à la fin de l'analyse.

Mais, c'est surtout dans la Préface, là où Lacan fera le virage théorique définitif dans lequel la fin de l'analyse n'est pas pour le gay savoir, le savoir de la vérité, de l'inconscient transférentiel, mais au contraire, et parce que la jouissance du déchiffrement n'a pas de fin, la fin de l'analyse va consister dans le désabonnement de l'inconscient. C'est l'inconscient réel. Cette fin se manifeste seulement par un déplacement de la libido, par un changement de satisfaction qui prend valeur de conclusion.

Si cette satisfaction n'existait pas, l'analyse laisserait l'analysant dans les impasses de la phase terminale de l'analyse qui sont déception et angoisse du à l'impuissance de la vérité et à l'horreur du réel qui dépasse le sujet, et le prive de l'effet thérapeutique le plus important qui est l'effet de la fin de l'analyse.

Sans cette fin, comment pourrait-on honnêtement animer, pousser un sujet dans une analyse? Comme dit Colette Soler, pour faire l'offre d'une analyse l'analyste doit avoir expérimenté la sortie de ses amours avec la vérité et la chute du Sujet supposé savoir. Il doit l'avoir soupesé d'abord dans sa propre expérience analytique et après dans les analyses qu'il conduit.

Quand l'analyste a fini ses amours avec la vérité, alors il pourra se faire l'analyste, sans réserve, le serviteur du transfert et ses leurres parce qu'il est sûr de la possibilité de la sortie. C'est seulement une possibilité mais c'est beaucoup.⁵ Et cela donne de la joie. Sans elle il reste captif du postulat transférentiel qu'il continue à partager avec ses analysants et il peut seulement promettre une analyse sans fin qui finit par se terminer par lassitude et qui ne permet pas la satisfaction de fin.

5 Soler, C. : *Les affects lacaniens*. p. 147.

Cette joie de 76, différente de celle du gay sçavoir, c'est celle que nous trouvons dans la Préface avec la fonction de l'inconscient réel qui pourra orienter l'analyste et amener ses analysants à la satisfaction conclusive.

Traduction: Clothilde Pascual et Patricia Dahan

Summertime sadness

Nicolas Bendrihen

Dans cette « Allocution sur les psychoses de l'enfant », d'où le CIG a prélevé le sous-titre de notre journée d'École – « quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail? » – Lacan parle de sa gaieté, fréquente, mais aussi de sa tristesse, qui semble plus rare. Il nous dit même ce qui le rend triste: « qu'il y ait de moins en moins de personnes à qui je puisse dire les raisons de ma gaieté, quand j'en ai ».

Ce texte date d'octobre 1967... date clé dans l'œuvre lacanienne, puisque c'est bien sûr celle de la proposition sur la passe. Et ce que je vous propose aujourd'hui, c'est de considérer, le temps de ces quelques mots, ce dispositif de la passe comme un lieu où un sujet peut dire les raisons de sa gaieté. Il y a peut-être moins de personnes à qui l'on puisse la dire, comme le déplore Lacan, mais au fond deux suffisent, si tant est qu'elles aient été choisies au bon moment et se montrent disposées à recevoir, et même saisir, les raisons de la gaieté.

Évidemment, il est rare qu'une analyse démarre dans la gaieté. Dans la palette des affects dont pâtit le sujet, c'est plutôt l'angoisse ou la tristesse qui poussent à rencontrer un analyste. Sur ce point, je n'avais moi-même pas été très original. Quelques années avant de consulter un analyste, une perte réelle au cœur d'un été sans joie avait pour longtemps obscurci mon ciel. De cette perte réelle, il n'en avait pourtant été que peu question lors de la première tranche d'analyse. Il aura fallu le désir décidé et le coup de tonnerre d'une interprétation du second analyste, pour qu'enfin l'analyse puisse opérer un traitement de la perte, traumatiquement figée jusque-là. Un premier savoir-faire, issu de la cure et de ce point particulier, s'en dégagea: le dire ne doit pas reculer devant l'irréremédiablement perdu. Car de ce qui a pour toujours disparu, encore faut-il pouvoir identifier et s'expliquer sur ce qui a aussi été perdu dans l'autre et en soi, au-delà de la personne, et qui s'arrache avec la disparition.

Cela ne suffit pas, bien sûr. Il aura fallu des années d'analyse pour extraire ce que cette perte, paradoxalement, avait laissé intacte: une histoire, fantasmatique, un écran sur lequel le sujet faisait vivre une histoire qui n'était pas la sienne mais à laquelle il croyait, et dans laquelle névrose et douleur d'un symptôme de corps s'épanouissaient. Il a suffi pourtant d'un lapsus, un simple mot pour un autre, mais formidablement contingent avec le lieu dans lequel il a été commis, pour que tout change. Dans cet éclair, c'est à la fois l'horreur de savoir, solidement repoussée toutes ces années, qui trouve enfin à se dire, ainsi que la scène du fantasme que le sujet se surprend à énoncer une heure après ce lapsus, cette fois dans le cabinet de l'analyste, scène à laquelle il ne pensait jamais sans pourtant l'avoir jamais complètement enfouie. Imprévisibles conséquences de ce trébuchement de la parole. Décollement immédiat

6 LACAN J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 369

d'avec cette histoire, dans un effet mêlé de soulagement, de vide, de honte aussi d'être pris dans une histoire que l'analysant croyait sienne et qui s'évanouit à l'instant même où il la dit. Décollement aussi d'avec l'autre, et de ce que le sujet croyait qu'il lui demandait. Quel allègement que la traversée de cette *fake news*.

Après ce temps inouï de traversée, tout change. Je l'ai dit ailleurs, c'est ce point de traversée qui pour moi fait commencement véritable⁷, et qui règle mon rapport à la psychanalyse, à ma cure comme à celles que je dirige. Cela ne signe pour autant pas la fin de la cure analytique, mais en oriente après-coup tout ce qui s'est dit jusqu'à ce point, et dirige encore plus fermement vers la fin.

Ce qui ne dure qu'un instant va donc avoir des effets majeurs, sur la cure mais aussi dans la vie. Ces effets, ils sont pour moi noués, et je crois assez solidaires. Le plus immédiat à repérer a été un dégonflement rapide de la relation transférentielle, qui permet, deuxième effet, une installation autre dans la pratique comme psychologue, puis comme analyste, car pour moi il n'était pas question de recevoir comme analyste avant ce moment que pourtant je ne pouvais prévoir. L'autorisation n'est advenue qu'après ce moment de traversée – je peux dire après coup que c'est de ce moment et de ses conséquences que je me suis autorisé. Enfin, un troisième type de conséquence touche à quelque chose de plus difficilement repérable, lié à l'affect mais pas seulement et que faute de mieux j'ai voulu nommer ici comme la tristesse de l'été, comme un oxymore léger qui dit l'instant où l'on saisit un moment de joie à l'instant même où il disparaît, nous échappe, comme les derniers rayons de soleil d'une belle journée d'été qui se termine. Un moment où la beauté s'inscrit dans la fin du moment, comme l'éphémère splendeur de la floraison des cerisiers au Japon, ou de tant d'autres lieux qu'il appartient à chacun de trouver dans le monde.

Dans sa « Note à la joie », Frédéric Pellion évoque la joie comme « cet état dont il est impossible de trancher s'il célèbre une retrouvaille ou commémore une perte »⁸. Faire avec cet impossible à trancher, consentir aux deux tranchants de la joie n'est pas le moins qu'on puisse apprendre d'une psychanalyse.

Après cet éclair, et jusqu'à la conclusion de la cure, c'est un travail de réduction qui s'est opéré : de réduction de la névrose à ce qui dans la structure et la vie ne relève pas de l'opération analytique. Le réel dont on est fait, et aussi le réel qui advient et avec lequel il faut faire.

Je réveille aujourd'hui une si ancienne formule de Lacan, tant d'années avant la passe, quand il évoquait la fin de l'analyse où « (...) le sujet réalise sa solitude, soit dans l'ambiguïté vitale du désir immédiat, soit dans la pleine assumption de son être-pour-la-mort. »⁹ Ce n'est pas la référence la plus moderne dans notre discours sur la fin de la cure, mais ne dit-elle pas si pertinemment ce qui est en jeu dans la fin de l'expérience analytique ? C'est un drame vivant, et qui sans doute se rejoue de temps en temps. Le long temps passé depuis le virage de passe m'a montré que le cadre du fantasme peut lentement se rebâtir, au gré des contingences de la vie ; et que s'éprouve là le savoir-faire acquis de l'analyse, qui permet dans un nouvel éclair de défaire ce qui se tresse à nouveau, sans l'analyste et le transfert, mais pas sans l'analyse. C'est d'ailleurs dans un tel moment que j'ai décidé de faire la passe.

7 BENDRIHEN N., « *Ça commence à la fin* », Toulouse le 1^{er} juin 2018.

8 PELLION F., « *Note à la joie* », préliminaire à la VI^e rencontre internationale d'École.

9 LACAN J., « *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* », Écrits, Paris, Seuil, 1966, p. 321.

Alors, une École est un lieu qui rend possible et opérationnel un dispositif où dire les raisons de sa gaieté, de sa joie qui vous l'avez compris « n'est pas la cessation d'une tristesse »¹⁰, comme le dit dans son dernier texte le philosophe récemment disparu Clément Rosset. Et sans doute le discours analytique, de tous les autres discours, est-il le seul qui peut accueillir comme il se doit, sans en recouvrir le réel, un simple trébuchement de la parole, un lapsus, un rêve sur lequel le sujet décide de conclure la cure, un reste de jouissance et qui sont – ces manifestations si banales – ce qui pourtant fait un analyste, dans sa si particulière banalité. Que les passeurs saisissent ces éclats, saisis qu'ils sont eux-mêmes dans et par leur propre passe, et puissent à leur tour les transmettre à quelques autres qui sauront l'entendre est fragile, jamais assuré, précieux, tellement à rebours de « l'assurance qualité » que le discours actuel tente de régler. Préserver cela, le faire vivre, ne serait-ce pas la joie que nous trouvons dans ce qui fait notre travail d'École?

L'heure du Dire

Adriana Grosman

Que dire ou quelle heure pour le Dire? Lacan part de la locution « *ça ne va pas sans dire* »¹¹ pour dire que le dit ne va pas sans le dire: il faut parler, lancer les dits pour le dire en y reconnaissant alors la cause freudienne, « qu'on dise », du dire au parler. Le sujet dit, en parlant, par où il est passé et s'est embrouillé, lui et son inséparable symptôme; le dire, par contre, c'est déjà autre chose, c'est ce qui échappe au dit, c'est se fier à quelque chose qui sans doute nous trompe. « *Mais, n'en être pas dupe* », dit Lacan « *n'est rien qu'essuyer les plâtres du non-dupe* », ce qu'il a appelé « errer »¹²; ça ne va pas sans errer on pourrait dire.

Pour qu'une analyse ait lieu il faut errer, se risquer dans les dits, lancer les dés; une analyse est un processus où l'on relève le défi, comme dans « *les manœuvres du début et de la fin dans le noble jeu d'échecs*¹³ » disait Freud, et le sujet émerge pendant son discours, ce qui rend singulière chaque partie. Au début il y a le sujet supposé savoir, et à la fin, l'échec et mat. Tout dépend de la façon dont la partie est menée mais ce que nous savons de la fin, c'est qu'elle est déjà à l'horizon et aussi, dans le pari de l'analyste, au début.

L'analyste y anime les dits pendant un moment, pas trop court, pour que l'analysant puisse buter dans la parole et « se fasse entendre », pour que quelque chose du dire y résonne.

Mais comment, dans cette nouvelle expérience de la passe, transmettre ce qui s'y est passé? Comment « me faire entendre » dans ce que j'ai reconnu comme étant l'instant de Dire qui m'a conduit vers la passe, de ce temps qu'on met pour dire quelque chose? « *Qu'est-ce qui s'entend entre les lignes, entre les phrases et entre les mots? Qu'est-ce qui cherche à se faire entendre? (...) Qui n'a pas espéré, voulu, rêvé de se faire entendre en parlant?* »¹⁴,

10 ROSSET C., *L'endroit du paradis*, Paris, Les Belles Lettres, collection encre marine, 2018, p. 29.

11 Lacan, Jacques (1973). L'étourdit, dans *Autres Écrits*. Paris : Seuil, 2001, p. 452.

12 Lacan, Jacques.(1974-75). Le séminaire, livre 22 : RSI, inédit, Leçon du 8 avril 1975.

13 Freud, Sigmund (1912). Conseils aux médecins sur le traitement analytique, dans *La technique psychanalytique*. Paris: P.U.F., 2007 (coll. Quadrige Grands Textes).

14 Nguyễn, Albert. Du savoir-faire au savoir-dire du psychanalyste. Wunsch : Boletim Internacional

question difficile et chère à Lacan, qui pendant tout son enseignement n'a jamais cessé de la poser.

J'ai sélectionné alors trois instants qui m'ont marqué dans cette butée avec le Réel, ce que j'ai appelé « l'heure du Dire ». Quand j'ai choisi ce titre en fait, je faisais allusion à la passe, et ce n'est qu'après un instant que je me suis rendu compte que ce serait mieux de parler « d'heures du Dire », des moments au pluriel, ce qui montre encore une fois que l'écriture d'une analyse est un *work in progress*.

Cela dit, dans un premier moment je parle de l'horreur qui apparaît dans le corps; ensuite, de l'instant de fin d'analyse et, finalement, de celui de la demande de passe.

Tout d'abord, je parle du corps puisque, pour que le dire résonne, il faut que le corps soit sensible. Comment y écouter ces pulsions?

Dans mon processus d'analyse, c'est un corps (un corps sensible) qui m'a révélé que « quelque chose a été vu »; c'était un corps angoissé qui se présentait alors, ainsi que de nouvelles affections.

Surprise et horreur, voilà ce que je ressentais, si je peux ainsi résumer le nombre d'affections qui peuplaient mon analyse depuis la traversée du fantasme.

Surprise donc du début à la fin, et peut-être davantage à la fin, la surprise de la fin, de savoir à propos de la fin et du non savoir. Surprise aussi par le chemin parcouru, le nouveau sujet de la fin, la contingence qui avance vers le dispositif de la passe, la parole adressée aux passeurs avec la nouvelle que quelque chose est passé.

Pour ce qui est de l'horreur, plutôt à la fin d'ailleurs, pas très simple de faire face à un corps effrayé, apeuré par la contingence, par la rencontre avec le réel après la chute des amarres protectrices du fantasme.

Suivre la trace du vide, ainsi que le fait de savoir de la vérité mensongère (qui détrône les histoires les plus riches et les plus ingénieuses) entraîne de l'angoisse et de la peur. Cela cause l'horreur justement, cette rencontre avec la vérité comme dit Soler, « *celle qui n'est pas triste mais horrible, inhumaine; et l'horreur ne déprime pas mais plutôt réveille* »¹⁵.

L'horreur est venue habillée avec l'image d'une chauve [*careca*]. Il s'agissait d'une peur dans le corps (qui y était impliqué), qui s'associait au cancer mais aussi à la possibilité de tomber malade déclenchée par un rêve que j'avais fait: un corps étrange apparaissait dans deux points de mon corps, et quelque chose d'inconsistant se présentait alors, parce que j'allais mourir en même temps que les choses se passaient. Ce rêve montrait cette logique de la contradiction, un peu bizarre, comme certains signifiants de mon enfance qui me faisaient très peur et étaient liés à une maladie « cachée », celle de mes grands-parents maternels, ce que jusqu'alors j'interprétais comme une tromperie de leur part mais qu'après j'ai découvert qu'il s'agissait d'autre chose.

Ce que je ne pouvais pas savoir était donc vécu dans le corps, comme horreur, sans savoir.

da Escola de Psicanálise dos Fóruns do Campo Lacaniano, n. 17, 2018, p. 40.

15 Soler, Colette. Ce que Lacan disait des femmes. Paris : Éditions du Champ lacanien, 2003.

Il est un corps affecté par la langue, un au-delà des mots.

Je rencontre cela dans un opéra, « *The Passenger* », basé sur le roman d'une survivante d'Auschwitz, Zofia Posmysz, qui raconte la rencontre de deux femmes – une ancienne garde nazie et une prisonnière du camp de concentration, lors d'un voyage dans le même bateau de luxe – quand elles sont surprises par un échange de regards, un regard qui les conduit dans un voyage dans le passé, et leurs souvenirs des horreurs de l'holocauste ; cela les met dans une bataille morale entre culpabilité et déni, rétribution et absolution.

L'opéra se déroule en deux scènes, la seconde renvoie au chemin de leurs souvenirs, comme si c'était dans les cales du bateau. En voyant les filles dans la deuxième scène, avec des pyjamas rayés et chauves, j'ai senti un très fort frisson dans le corps, en associant ces têtes chauves, rasées, à la tête chauve, nom de l'horreur, puis au silence de ma grand-mère, ou horreur transmise.

Ce qui a été transmis (à travers le dire) derrière le dit « mieux vaut ne pas savoir », c'était cette expérience indicible qui a produit l'horreur : ma grand-mère, jeune femme qui a souffert de la guerre, assise au piano, cachée dans la maison d'étrangers, reçoit la visite d'un général de la SS. Celui-ci l'entoure et la hante, et le bruit de ses bottes approchant l'immobilise, dans la peur d'être découverte, jetant ainsi ses dernières photos de famille à la poubelle. Elle efface tout sauf le bruit des bottes qui approchent, celui que maintenant je peux entendre.

Certains effacements, comme dit Soler, « dépassent le sujet »¹⁶.

C'est l'Instant de voir qui se présente dans l'expérience d'horreur qui réveille le sujet impliqué, de l'horreur de savoir, dans cet effet de *lalangue*, étrange savoir ex-sistant.

L'imprévu, accident du Réel qui échappe à l'être parlant.

Ces affects sont ce qui résulte de la présence de *lalangue*, de savoir, elle articule les choses qui vont beaucoup plus loin que ce que l'être parlant supporte de savoir énoncé.¹⁷

Ceci s'apprend dans une analyse, on ne peut pas ne pas s'être trompé (ou « être trompé ») par *lalangue*. Mais sans erreur, ça ne va pas...

Ainsi, le dire est quelque chose qui échappe, l'instant, une fonction repérable dans un parcours analytique, le singulier de la différence du sujet.

Le dire est aussi un acte qui transforme le sujet et qui oriente la cure, jusqu'à y mettre une fin : « C'est ça » – affirmation d'un savoir qui signale qu'on est arrivé à une fin, ce qui était impossible auparavant. Pas sans d'innombrables tours qui voilent pour nier l'absence de sens, où le mot se présente comme un bavardage, couplé au dit jusqu'à l'heure du dire.

À la fin de l'analyse, un moment où une scène se présente jusqu'à ce qu'elle soit vue. Dans ce cas-là, c'était un visage étrange qui apparaissait, sans interprétation et sans aucun sens.

Un week-end, j'avais cette face en tête, une image qui disait « Qu'est-ce que c'est que ça, Adriana », une voix qui se répétait. J'ai essayé à plusieurs reprises de savoir ce que cette face

16 Soler, Colette (2013). *El fin y las finalidades del análisis*. Buenos Aires, Letra Viva, 2013.

17 Fingerhann, Dominique.; Ramos, Conrado. *Lalíngua nos seminários, conferências e escritos de J. Lacan*. Stylus: Revista de Psicanálise, n. 19, R.J., 2009. AFCL/EPFCL-BR.

[*cara*] était ou d'interpréter ce qu'elle disait, ou même de répondre à ce que je me demandais, sans succès. J'écrivais un texte et reprenais quelques notes et souvenirs de l'analyse lorsque cette image de la « face » [*cara*] m'est apparue et s'est collée à moi.

Quand je suis revenue sur le divan et que j'ai parlé de cette gêne du week-end, je me suis rendue compte que cette face n'était pas n'importe laquelle mais celle de l'analyste – un analyste avec une face [*cara*].

« C'est ça! » – J'ai dit surprise. Une transformation en acte pour dire d'un mouvement déjà en cours. La face avant cela n'était vue que comme sujet supposé savoir. Le transfert se dissolvait donc.

Une séparation de celle qui soutenait un savoir qui est tombé et a laissé la voix résonner, la voix de la solitude.

La fin était face à moi [*estava na cara*]¹⁸, vue et entendue à ce moment-là, ce qui produisit un soupir et une sortie. Bonne heure d'une rencontre heureuse! On ne peut que dire à la fin « *the answer, my friend, is blowing in the wind...* ».

Une analyse dure un temps et se termine en un instant, l'instant de voir « *le nonsense propre à l'être* »¹⁹ et laisser tomber les significations, mettant en évidence le manque, effet de changement important, ou subversion comme disait Lacan: « *la subversion, si elle a existé quelque part et à un moment, n'est pas d'avoir changé le point de virée de ce qui tourne, c'est d'avoir substitué au ça tourne un ça tombe* »²⁰.

L'idée précise qu'il y a un ajustement possible, un regard qui complète, pour le sujet tombe; cela ne s'arrange pas et laisse le sujet dans la solitude, dans le vide de la question: « Qu'est-ce que c'est que ça, Adriana? » Comment parler de Ça, de l'impossible de l'inconscient sans plus attendre la réponse de l'autre, qui n'existe pas.

Quelque chose alors se dégage, et on se rend compte que la question ne vient pas de l'autre. Cela émerge comme un nouveau discours, une voix qui se libère pour dire d'un désir inédit, une voix qui, lorsqu'elle dit, se sépare, sépare les deux impliqués dans le jeu. Là où l'analyste agit, où il consent à être cet objet, où il est laissé tomber, il « *n'a plus à attendre un regard, mais se voit devenir une voix* »²¹ – phrase de Lacan difficile à comprendre, car cet instant de séparation « à deux » n'est pas simple.

Après la fin, la passe. La fin n'est pas la passe – troisième instant.

Un reste d'angoisse qui persiste dans un corps effrayé me fait parler avec l'analyste, qui me dit: « Voilà l'ensemble vide, ton nouvel ami »²², choix contingent de l'analyste, qui atteint la cible (le point) et m'amène à plusieurs autres associations et à la production de trois rêves qui me conduisent vers la passe.

18 En portugais, l'expression « *estar na cara* » est utilisée pour désigner que quelque chose est évident, qu'il va de soi (N.T.).

19 Lacan, Jacques (1973). L'étourdit, dans *Autres écrits*, op. cit., p. 481.

20 Lacan, Jacques (1972-73). *Le séminaire*, livre 20 : *Encore*. Paris, Seuil, 1975.

21 Lacan, Jacques. (1967). Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École, dans *Autres écrits*. Paris : Seuil, 2001, p. 254.

22 Façon de dire en portugais que quelque chose continuera avec vous, vous accompagnera, comme un nouvel ami (N.A.).

Voilà ce qui sera la toile de fond pour la production onirique, la question de la séparation et de la féminité mais comme un pas de plus à faire, et non pas quelque chose à interpréter.

J'ai appelé « post rêves » une série de trois rêves avec l'analyste.

Dans le premier, elle était derrière un comptoir, une vente, elle vendait quelque chose.

Lieu étrange pour une analyste, si ce n'est que pour l'indication de la vente [*venda*]²³ comme un mot d'esprit, comme quelque chose qui est là pour être vendu – une vente qui permet de poursuivre, car l'analyse introduit la contingence d'une autre rencontre, la rencontre avec le réel où justement tombe le bandeau [*venda*].

Dans le deuxième rêve, j'emmenais l'analyste quelque part en auto-stop [*carona*], nous marchions quelque part.

Dans le troisième, elle me reçoit dans un cabinet étrange, différent. Toutefois, connu d'autres rêves, répété, mais cette fois-ci la séance ne venait jamais, et j'ai soudain réalisé que la salle était occupée, qu'elle appartenait à un autre, à n'importe quel autre – peu importait qui ! Voilà ce qui a précipité l'envie de dire ailleurs, à n'importe quelle autre place.

Dire des choses imprévues, telles que la série de rêves qui se lient à la série, face [*cara*] de la séparation, chauve de l'horreur, et maintenant l'auto-stop [*carona*]²⁴.

L'auto-stop pour le dire dans la solitude de la découverte de l'impossible.

Un savoir-faire avec la solitude de la fin : à qui parler maintenant ? Parler à un autre, à quelqu'un d'autre qui ne soit pas l'analyste – l'heure du dire (et de l'instant aussi).

Un désir de raconter la surprise causée par le contingent, apparaît – inconscient réel. Ça, ce n'est pas peu : je dois dire !

Après la fin, la passe – un autre moment de décision.

Comment soutenir le lien, « *sin perder la ternura* », de la parole dans un autre endroit ? Nouveau lien avec l'école pour transmettre la découverte de cet impossible à dire.

Impasse, que la passe enlace.

De cette traversée de l'analyse, du leurre du fantasme et collée au regard de l'autre, au nouveau nom construit : décollée, ex-sistante, à ma surprise, puisqu'il porte l'école dans le nom – *D-écollée* [*D- escola-da*] – sans savoir, ou savoir sans sujet, décollage pour ceux qui risquent de témoigner à l'école.

Le nouveau nom « décollée » me conduit à la passe, qui ne fait pas de sens sans l'école, à ne pas confondre avec l'effet de « colle », avertit Lacan. L'heure du dire est, donc, l'instante, l'autre instante que précipite le lien avec l'école.

La transmission est vivante, de la trouvaille. J'ai suggéré dans le premier témoignage

23 En portugais, *venda* peut être un verbe [vendre] ou un nom [bandeau] (N.T.).

24 *Carona* en portugais a un double sens : un « grand visage » et « l'acte de transporter ou d'être transporté par quelqu'un gratuitement dans un véhicule » (N.A.).

penser la passe comme *passa-anel* [jeu de l'anneau]²⁵ : tantôt l'anneau, tantôt rien, et on essaie alors de savoir quel est le destin de l'anneau. Dans la contingence de celui qui sait l'anneau troué, que quelque chose de cela passe aux autres. Car au-delà de ce qui passe, de la contingence, du secret et du féminin, je me souviens alors, seulement après, d'être chez ma grand-mère alors qu'elle n'était plus là déjà, la famille s'était réunie et tous jouèrent à l'anneau – tous sauf une. Lorsque j'ai écrit en suggérant le jeu de l'anneau pour parler de la passe, je ne me souvenais pas de ça. Qu'est-ce que c'est que ça, Adriana?

Surprise que cause *Ça*!

Traduction : Cícero Oliveira
Revu par : Sandra Berta

Que faire du réel?

Julietta De Batistta

Je voudrais commencer par un problème crucial énoncé par Lacan en 1967 : le réel en jeu dans l'expérience analytique provoque sa propre méconnaissance, produit sa négation systématique. Comment donc interroger ce réel que l'on méconnaît et que l'on nie? Ce point ardent, vif, de la méconnaissance m'a surpris depuis la demande même de la passe, pendant le travail avec les passeurs et après la nomination, aux débuts de la transmission à l'école. La passe s'est présentée à moi comme une invitation à courir le risque, comme une traversée des restes qui y deviennent féconds et il s'avère que la charogne du mot n'est pas scorie. Dans les littorales de l'articulation symbolique, ces restes fulgurent, s'enflamment, rayonnent, palpitent, *ex-sistent*. L'expérience analytique touche un réel; le fait de se faire une conduite, un style de vie avec cela pourrait s'appeler un « *quehacer* » du réel.

Je vais m'occuper de ce problème crucial et essayer de le situer dans mon expérience.

Une fois admise dans le dispositif et dans le pétrin de la transmission imminente aux passeurs, je me suis rappelé la multitude de symptômes, d'inhibitions et d'angoisse ayant déclenché ma première consultation. Il ne manquait qu'un symptôme de ce vacarme souffrant qui était arrivé avec la puberté et que l'on attribuait à des décalages hormonaux.

Celui qui manquait était le seul symptôme infantile. Curieusement, justement celui-là n'était pas inclus dans ma première tentative et il s'est manifesté dans le corps comme un reste inquiétant : une difficulté à respirer, parmi l'asphyxie, l'étouffement, le désespoir et l'angoisse par cet empêchement qui touche la voix. La voix ne sort pas, elle s'avale, elle s'aspire, on ne l'entend pas, en espagnol on dit « avoir la voix prise [*tomada*] », dans le sens de la voix cassée.

25 Au Brésil, le *jogo de passa-anel* [jeu de l'anneau] est un jeu d'enfants très populaire. Avant qu'on ne commence, l'un des participants est choisi pour passer l'anneau. Le reste du groupe forme une file d'attente et tout le monde se rassemble et s'ouvre les mains à demi, comme une coquille fermée. Le participant positionne également les mains en forme de coquille, mais avec l'anneau à l'intérieur. Ensuite, il devra choisir un autre participant qui n'est pas avec l'objet, et celui-là doit deviner où se trouve l'anneau. S'il réussit, ce sera son tour ; s'il fait une erreur, il est éliminé du jeu (N.T.).

Un symptôme connu, impossible à oublier... *encore* [*encorps*]. Cette pierre refusée avait été la pierre angulaire de l'analyse. J'ai su que ce reste était le gond de la passe.

L'analyse avait dénoué ce symptôme au point de ne laisser qu'un petit grain de sable qui insistait maintenant face à ma méconnaissance. Ce symptôme m'avait permis de parcourir les méandres labyrinthiques de ma vérité menteuse. J'ai parlé pendant des années de l'asphyxie que je ressentais devant les hommes qui tombaient amoureux de moi. De mon besoin de faire la grève avec mon corps en faisant appel à des rapports où j'étais toujours la deuxième femme pour un homme, et me plaindre après car on me laissait toute seule: un mouvement de pendule entre la sensation d'asphyxie, mon efficacité inconsciente pour me faire quitter et les plaintes dues à ma solitude. Mais c'était surtout un symptôme qui parlait de l'amour-haine invétéré vis-à-vis de mon père malade et mort à cause de son addiction à la cigarette. Malade par sa faute, destinée inconsciemment à la malédiction des deuxièmes filles de ma famille: seules et malades, soignant leur mère.

Ce reste dans la respiration, la voix aspirée, avait été l'ombilic de tellement de rêves, des rêves-chiffres, des rêves-plomb qui condensaient le nœud d'un destin. La coupure de la respiration marquait le moment du réveil angoissé. Dans ces rêves, la mort me guettait: deviendrai-je charogne pour ce corbeau menaçant? Je ne peux pas l'épouvanter, la voix ne sort pas.

Soigner le père malade et rester après à côté de la mère veuve, sans mot dire. Les femmes gaspillées servaient à cela. Je doutais sérieusement sur l'idée que les lignées condamnées à cent ans de solitude n'auraient plus de chance sur la terre. Mort mon père, je semblais appelée par cette inertie-là: ne pas former une famille, rester toute seule juste pour accompagner ma mère. La maladie de mes frères et la mort prématurée d'autres oncles semblaient confirmer la tragédie annoncée.

La voie de l'analyse des rêves en transfert démonta cette première prison qui avait été pendant longtemps ma réalité. Les effets thérapeutiques de cette traversée-là furent grandioses: mais aucune fin d'analyse pouvait s'en détacher, au moins dans mon cas. Je dirais même que l'effet fut inverse: je n'étais pas disposée à perdre l'espoir que l'analyse me sauve, une autre fois encore. La supposition de savoir à ce parler fou m'avait permis de sortir de la prison de ce destin inconscient. J'ai fermé définitivement la porte de ces deuxièmes filles maudites, j'ai pu construire une autre vie, trouver un partenaire – suffisamment occupé et assez disponible – avec qui nous avons formé une famille et nous nous accompagnons, comme nous pouvons le faire. Fermée la porte du fantasme, je suis entrée dans la porte battante de la fin.

Le deuil par la chute de la supposition de savoir produit la méconnaissance de l'acte analytique. La voie analysante n'est pas celle de l'acte. Pendant le tronçon final on y entre et on y sort à nouveau et on y entre encore. Il n'y a pas de sortie dans cette alternance car on continue à être prisonnier de la soif de sens. La tentation associative est forte, justement par les effets thérapeutiques tirés d'elle-même et qui constituent un obstacle pour la fin. Mais il ne suffit qu'un morceau de vérité. La vérité est toxique, elle endort. L'amour pour la vérité a une fin aussi, si le silence de l'analyste accompagne. À la fin, on peut méconnaître que les rêves et les lapsus n'ont plus aucune portée de sens, la machine associative peut redémarrer à nouveau, là où il ne reste que l'acte de la séparation, *se parere*. Et il reste les restes. Les rêves-reste. Le désir de l'analyste est un déchet de la jouissance du sens.

Dans ma demande de passe, ce reste infantile connu et nié est advenu encore. Ce reste enflamma d'autres restes de l'analyse, des déchets. Le dire tragique de ma mère sur ma naissance se manifesta nettement et avec horreur: le son des coups de feu menaçants dans une ville assiégée par la dictature, la disparition des fils, les enlèvements, la fumée du théâtre incendié le jour où je suis née, on respirait de la mort dans l'air. Julieta, un nom théâtral sans précédents dans ma famille. Tragiquement théâtral. Il est apparu aussi le souvenir du récit de comment j'ai failli me noyer lorsque j'étais très petite par négligence de mes parents. Des anecdotes de l'horreur qui habitaient le dire de ma mère, des anecdotes de morts qui guettent, en laissant entendre que, peut-être, ce n'était pas un bon moment pour venir à ce monde, un monde où les fils disparaissent avant leurs mères.

De ce dire insidieux, j'ai pris la tragédie et la reconstruction théâtrale aussi. Pendant longtemps, j'étais sûre que je voulais être actrice et je travaillais pour cela, même si je travaillais aussi pour transmettre la psychanalyse et je la pratiquais depuis plus de 15 ans. Méconnaissance encore, rencontre ignorée. Le fait que l'on m'interroge sur l'actrice m'a beaucoup surpris pendant les premiers témoignages, ce que de l'actrice avait servi à l'analyste. Je crois que c'était seulement sa chute. Ce n'avait pas été un témoignage de passe « très théâtrale », m'a-t-on dit.

Ce qui m'a surpris aussi c'était que pendant l'une des présentations j'ai insisté deux fois, convaincue quoiqu'inaperçue, qu'« hystorisation » commence par « H ». Il est évident que je voulais marquer le jeu que Lacan fait avec l'Y grec de l'hystérie. Ceci on l'a entendu, et aussi le fait qu'histoire commence toujours par « H », au moins dans toutes les langues que je connais. Cet « H » de plus advint dans mon dire avec décision. Face à la question, il se manifesta une distinction en français qui m'a semblé toujours manquée: le « H » muet et le « H » aspiré. Aucun de deux ne sonne, mais le « H » aspiré introduit une différence rendant sonore le vide de la liaison coupée. Il s'agit d'un effet bizarre, il est muet, mais il sonne. C'est peut-être un lapsus avec une portée de lettre?

La passe comme traversée des restes est une opportunité pour recueillir ces déchets refusés et les élever à la dignité de la cause, la cause d'école. La négation systématique et la méconnaissance du réel en jeu dans l'expérience analytique concernent le travail d'une école ouverte à la lecture de nouvelles sonorités. Seulement dans cette polyphonie collective des épars désassortis on peut remarquer les déviations et on peut interroger ce réel.

Le passant qui s'autorise au travail d'hystorisation fait une torsion sur l'hystérisation: il devient l'analyste de son propre cas, il s'adresse à ses S1 et produit un savoir-faire avec ces restes d'un incurable. Le relancement ludique et presque infini de la chaîne devient l'aplomb paisible du savoir-faire. Le travail de l'hystérisation et celui de l'hystorisation produisent leur propre trou. Les trous peuvent se mettre à tourbillonner, devenir des tourbillons de désir qui se transmettent.

Le désir de l'analyste laisse entendre une différence dans la voix, dans son énonciation. Un dire marqué par la tentative de cerner la cause de la propre horreur de savoir, mais aussi par la transformation de ce qui tombe – le cas – en cause. Un dire avide de trouver la voix de la différence vivante et absolue.

Ni la traversée du fantasme, ni le deuil de la fin, ni le savoir-faire avec le symptôme me permettent de conclure que le désir de l'analyste est un effet de l'analyse. Ce n'est pas sans cela, mais il ne se déduit pas de là. Le désir de l'analyse semble advenir *après-coup*, par *clinamen*, dans un champ de transformations silencieuses qui, à un moment donné, deviennent

évidentes. Il ne surgit pas ex *nihilo*, il fait surface tel que la chute insignifiante d'une goutte d'eau ravine et transforme irrémisiblement le cours du fleuve.

Références bibliographiques

- Lacan, J. (1967). Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École. In Jacques Lacan. *Autres écrits*. Paris: Seuil, 2001.
- Lacan, J. (1967). Première version de la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », In Jacques Lacan. *Autres écrits*. Paris: Seuil, 2001.
- Lacan, J. (1967). Discours à l'École Freudienne de Paris. In Jacques Lacan. *Autres écrits*. Paris: Seuil, 2001.
- Lacan, J. (1969-1970). *Le séminaire. Livre XVII. L'envers de la psychanalyse*. Paris: Seuil, 1991.
- Lacan, J. (1973). Note italienne. In Jacques Lacan. *Autres écrits*. Paris: Seuil, 2001.
- Lacan, J. (1974). La troisième. Inédit.
- Lacan, J. (1975). Intervention aux Journées de cartels. *Lettres de l'École Freudienne de Paris* N° 18.
- Lacan, J. (1978). *Le séminaire. Livre XXV. Moment de conclure*. 10/01/1978

II. EFFETS DE L'EXPÉRIENCE DE PASSEUR ET LIEN AVEC L'ÉCOLE

Effets de la transmission du savoir inconscient

Nathalie Dollez

La première impression que je garde de l'expérience de passeur est celle de la joie éprouvée du début jusqu'à la fin de cette expérience. C'est-à-dire, de l'appel du passant à l'après-coup de la rencontre avec le cartel de la passe. Je ne savais pas si le hasard du tirage au sort me donnerait la chance d'être passeur, mais j'attendais - par déduction - depuis un certain temps de recevoir un appel pour écouter un témoignage de passe. La joie était causée par l'expérience qui s'ouvrait, mais pas seulement. Elle l'était aussi par le message succinct laissé sur le répondeur téléphonique par le passant qui s'annonçait membre de l'École et qui ajoutait: « il faut que je vous parle de quelque chose ». Le dispositif était posé: un passant, l'École, un passeur et au centre... le témoignage de ... quelque chose.

Il a fallu cette première expérience de passeur pour saisir que, la proposition de Lacan plaçant comme maillon du « contrôle de l'acte » celui ou celle qui cherche la porte de sortie de la fin de l'analyse, trouvait sa logique par ce nouage, avec en son centre, quelque chose... de réel! Le désir d'être la courroie de transmission d'un témoignage de passe m'animait depuis très longtemps, sous forme énigmatique: qu'est-ce que c'est que ce dispositif hors du commun! avant même que je ne saisisse ce qui était en jeu dans ce dispositif. Il manquait à cette époque la rencontre avec l'École et un virage dans l'analyse rendant l'expérience possible. Le passeur n'est en fait pas une simple courroie de transmission, « il est la passe » a dit Lacan. Sa fonction provisoire dans l'École ne sert pas l'illusion d'une analyse didactique, mais elle témoigne qu' « il y a un réel en jeu dans la formation même du psychanalyste²⁶ ».

26 J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », in *Autres écrits*,

Comment contribuer à la vie de l'École? L'expérience de passeur est arrivée à un moment où je me posais cette question avec insistance.

Être passeur est une expérience passagère, qui ne se demande pas, et qui apporte son lot d'interrogations. Deux questions ont pris forme rapidement dans le laps de temps qui s'est écoulé entre l'appel et le témoignage du passant :

Comment ne pas « laisser la chose incertaine », comme le précise Lacan dans la Note aux Italiens, « faute de quoi le cas tombe sous le coup d'une déclinaison polie » de la candidature du passant²⁷? La *chose*... Le moment électif où le psychanalysant passe au psychanalyste²⁸, preuve qu'il fonctionne comme objet dans les cures qu'il oriente vers le réel, et non comme sujet du savoir²⁹, ainsi que le souligne Patrick Barillot. Qu'il y ait du savoir acquis, certes. « Mais à qui? » demande Lacan? Pas au sujet, car « qu'il y ait de l'inconscient veut dire qu'il y a du savoir sans sujet ». La tâche côté passant était d'en dire quelque chose, côté passeur de le transmettre.

Adriana Grosman dans son texte préliminaire à nos rencontres formule ainsi la question : « que serait la transmission d'une fin dans laquelle il serait possible d'entendre l'avènement d'un dire »?

Ainsi, l'essentiel était de rendre compte dans la transmission du témoignage, de la prise en acte du réel du passant, par delà le gain épistémique de son analyse, si tel était le cas. Il ne me semblait pas impossible de faire passer auprès du cartel les bouts de vérité recueillis au détour de l'historisation de la cure, au travers de ses différents virages. Mais sur ce qui relevait de la fin de l'analyse par le réel, peut-être allais-je en attraper quelque chose, mais en manquer la transmission. L'inattrapable du désir dont aucun aveu ne suffirait à en démontrer la preuve, comment le faire passer? Bref, il fallait passer par cette expérience et ses effets imprévisibles pour avancer sur la question. Mais au fond, dès le début, le passant m'avait donné à entendre que ce quelque chose, dont il allait parler, n'était pas-tout nommable.

- Autre interrogation avant la rencontre avec le passant, et qui découlait en partie de la première question : Comment écoute-t-on un témoignage de passe? Un témoignage démit de l'adresse à un Sujet supposé Savoir, qui vient précisément tenter de donner la preuve de la position d'objet dans les cures qu'il conduit. Un témoignage qui au-delà même du cartel de la passe, s'articule au fonctionnement de l'École qui tient compte du réel. Je me suis appuyée sur mon désir d'être passeur, et le lien avec l'École qu'engageait cette expérience. L'expression italienne « dare un passaggio » m'est revenue à l'esprit, qui signifie, transporter quelqu'un d'un point à un autre. Il fallait dans cette expérience faire passer du passant au cartel de la passe le témoignage.

Les très rares questions que j'ai posées ne faisaient que compléter ce qui était déjà dit, et n'apportaient rien de plus à l'essentiel, qui était passé. Ce dont en fait je ne doutais pas. Ces petites questions sont arrivées à la toute fin du témoignage de passe pour m'assurer que je m'étais correctement acquittée de la fonction de passeur.

Seuil/Le champ freudien.

27 J. Lacan, « Note italienne », in *Autres écrits*, Seuil/Le champ freudien

28 J. Lacan, « L'acte psychanalytique, compte-rendu du séminaire 1967-1968 », in *Autres écrits*, Seuil/Le champ lacanien,

29 P. Barillot, « Particularité de l'acte psychanalytique », in *Mensuel*

Entre le témoignage du passant et la rencontre avec le cartel de la passe, quelques jours avant de transmettre le témoignage du passeur, un doute m'a saisie : je croyais avoir manqué une articulation dans le témoignage du passant ! Étrange impression qui ne s'était pas du tout manifestée en écoutant le passant. Était-ce un flou dans son témoignage, ou bien un flou dans mon écoute ? J'allais le rappeler, pour demander quelques détails, mais je me suis abstenue. L'exhaustivité n'avait sans doute rien à voir avec l'affaire. Je n'avais rien à « savoir » de plus pour transmettre ce que j'avais recueilli, effets compris.

Ce que j'avais entendu dans le témoignage de passe du passant et qui avait redoublé mon désir de faire passer l'essentiel de ce témoignage avait partie liée avec une nouvelle position face à la jouissance chez le passant. L'indice de cette position passait au travers d'un témoignage se résumant à l'essentiel. Un dernier tour, après l'analyse, avait amené la demande de passe. Un dernier rempart, dépendant encore des restes du fantasme était tombé, avec l'affect qui lui était resté attaché.

Le leurre qui n'est plus tenable³⁰ dont le passant avait témoigné dans l'historisation de son analyse, ce virage notable par ses effets, me poussait aussi à aller en dire quelque chose, à désirer le faire passer. Mais aller dire au cartel le leurre qu'il n'y avait plus me faisait plutôt horreur et s'était partiellement transformé en oubli !

Découvrir le dispositif de la passe au travers du cartel de la passe a été stimulant : Au-delà des langues et des styles différents, chacun est au travail pour faire circuler quelque chose du côté du réel dans l'École.

Le point central, à l'intersection du passant, du passeur et du cartel, revient donc au savoir... dans le réel. Pour les passeurs, l'écueil n'est pas de « mal » entendre comme j'avais pu m'en inquiéter au départ, partant du principe que les passeurs ne dorment pas pendant le témoignage. La position de turbulence, dont parle Colette Soler, dans laquelle ils se trouvent dans le moment de leur analyse les met au contraire en position de forte vigilance sur tout ce qui va concerner la fin de l'analyse et la passe à l'analyste. Petite parenthèse, un passeur qui ne serait pas animé par le désir de l'analyste, aurait-il cette même vigilance pour recueillir et tenter de faire passer ce qu'il en est de l'acte psychanalytique ? Probablement, si son analyse est orientée par le réel et a pris acte des limites de la vérité menteuse. Mais qu'est-ce qui le pousserait à accepter la fonction passeur ?

L'aperçu de « l'incurable vérité »³¹, et du rapport sexuel qu'il n'y a pas poussent vers le lien social qu'offre la communauté de travail de l'École.

Les séminaires et les colloques font fonctionner l'École, en frayant un enseignement dans la continuité de celui de Lacan. Le dispositif de la passe, coup de génie lacanien, révolutionnaire par bien des aspects, comme le démontre l'histoire de la psychanalyse, place au cœur de l'École un savoir « en tant que c'est dans le gîte de la langue qu'il repose. »³²

30 J. Lacan, « L'acte psychanalytique », ibidem

31 J. Lacan, « L'acte psychanalytique », ibidem

32 J. Lacan, Séminaire XX, Encore, p. 179

Le passeur : désir, transmission et savoir

Juan del Pozo

Ce triplé du titre fait apparaître les éléments qui ont laissé une marque de mon expérience dans la fonction de passeur.

Le désir dans mon cas était articulé au fait d'assumer cette tâche. De l'affronter de sorte de ne pas la laisser échapper bien que je ne voyais pas clairement ce que je voulais ou pouvais cerner. Je ne voulais pas que l'honnêteté dans l'exercice de ma tâche se convertisse en une dimension fonctionnaire qui ne transmette que les dits. Je voulais trouver dans l'expérience du dialogue avec le passant quelque chose qui me concerne aussi dans la mesure où je partageais avec lui ce même espace de la passe.

J'ai essayé d'être sensible au dire du passant sans que cela ne se réduise qu'aux dits. J'ai préparé pour le cartel de la passe des notes à partir de ses dits et des moments de son hystorisation bien qu'ils étaient difficiles à présenter d'une façon tout à fait structurée et cohérente. Le sérieux que l'on attend de la fonction de passeur je n'ai pas pu l'affiner sur une « série » de passes, n'ayant été convoqué que pour un unique passant avec la chance qu'il ait été nommé. Je me suis senti très concerné et, c'est logique, j'ai voulu le faire bien. Mais qu'est-ce que ça veut dire le faire bien quand il s'agit d'une École de psychanalyse, ce n'est pas gouverner ni enseigner pour produire des enseignés, ou comme on le dit des éduqués?

La solitude du passeur, sans un savoir qui commande ce que l'on doit faire ou comment il faut faire, m'a conduit à faire confiance à un non savoir qui sait. J'ai perçu dans la rencontre avec le passant la possibilité de dialoguer avec quelqu'un qui était dans la même zone de turbulence³³ mais qui en sortait.

Un désir a été mis en jeu. Cerner du mieux possible l'expérience du collègue qui se présentait à la passe. Ceci a supposé que j'aie avec lui deux entretiens, deux jours consécutifs avec un intervalle pour mettre en ordre les éléments recueillis et aussi pour proposer mes questions et mes doutes. On pourrait dire que j'ai attrapé par le revers ce que j'ai recueilli avant de m'y retrouver pour le restituer. J'ai encore demandé quelques jours plus tard par e-mail quelques éclaircissements sur ce que j'avais recueilli. De sorte que je voulais le faire bien pour l'École mais aussi pour moi. Ses effets continuent à se produire au moment où je réalise cette communication.

La seconde question qui me préoccupait était celle de la transmission. Un commentaire du cartel qui faisait allusion au peu de temps que nous avions m'a aidé, je l'ai pris comme une invitation à ce que mon intervention s'allège du poids des notes et des papiers. Le temps de ma fonction a donc pris une autre logique dans ma rencontre avec le cartel dans laquelle, je le confesse, je ne me souviens pas très bien de ce que j'ai dit – à part certains points particuliers. – Je m'en souviens comme d'un moment agréable, ni lourd, ni pesant, où les choses étaient fluides.

Lacan dit que « l'idée de séparer celui qui recueille le témoignage, de celui qui produit ce *dignus est intrare* »³⁴ c'est-à-dire que dans ce dispositif un jury de vétérans devait cerner

33 Colette Soler, *Le passeur*, Wunsch 12.

34 Séance extraordinaire de l'École belge de psychanalyse, le 14 octobre 1972.

le passage à l'analyste. Il ne s'agit pas d'un jury solennel qui sanctionne un témoignage qui aurait comme objectif de le convaincre. « La vérité peut ne pas convaincre, le savoir passe en acte »³⁵ dit Lacan.

Je crois, dans cette ligne, que le passeur n'est pas l'avocat du passant mais d'une certaine manière c'est une cause similaire. Ceci permet une distance avec le passant et pas une identification. Il ne veut pas trahir la vérité du passant cependant il traduit – ce qui se résume – il trahit. Andrea dell'Uomo³⁶ indique bien la résonance du mot traduire en italien « tradurre » avec « tradire » trahir, frauder. L'important c'est de souligner le dire. Et j'ajouterais que « tra » en italien veut dire « entre » on se trouve dans le champ de l'entre-dires. Et ainsi le passeur ajoute une touche, un élément nouveau en apportant à son écoute et sa transmission « la fraîcheur de sa propre passe » de là où il recueille ce que dit le passant. Ce « de la fraîcheur de sa propre passe » -(le passeur c'est la passe)- peut peut-être permettre que le témoignage du passant provoque le même effet pour le cartel de la passe. Ce qui crée une opportunité pour que le savoir en jeu dans l'expérience – qui n'est pas un savoir des dits, bien qu'il ne soit pas non plus sans eux – puisse passer et faire résonance dans le cartel.

Traduction : Patricia Dahan

Le temps extime de la passe entre contingence et nécessité

Paola Malquori

L'extime est un terme qui indique que ce qui nous est le plus proche est aussi en même temps extérieur, Lacan le définit comme ce qui est en moi de plus intime, et que je suis obligé de reconnaître comme extérieur.

Le temps est le mode dans lequel les événements singuliers se produisent et sont en relations entre eux.

Le temps de la passe est un temps extime parce qu'il noue, entre intension et extension, le temps intime de l'analyse de chaque sujet impliqué dans le dispositif, au temps de la transmission à l'École qui est un temps extérieur à l'intimité subjective.

C'est aussi un nœud entre le temps nécessaire de la répétition du symptôme qui se déroule et se déchiffre tout au long de l'analyse, et le temps contingent de ce qui se passe dans l'expérience.

La rencontre avec le réel de chacun que l'on peut seulement dans l'après-coup déchiffrer, dans le croisement entre ce qui est écrit et continue à s'écrire comme S1, le nécessaire, et ce qui s'écrit dans le cours de l'analyse, le contingent et la possibilité que quelque chose de nouveau s'écrive.

Ça a été ainsi dans mon expérience de passeur, dans laquelle la dimension du temps a été une évidence.

35 Allocution prononcée pour la clôture du congrès de l'École freudienne de Paris le 19 avril 1970.

36 Andrea dell'Uomo, L'expérience du non-su qui sait, Wunsch 14.

La nouvelle de ma désignation comme passeur est arrivée alors que j'étais en vacances, dans un moment de totale relaxation durant lequel j'avais décidé qu'en septembre j'aurais fait une demande de passe.

Premier nœud temporel de savoir entre nécessité et contingence : la certitude d'être dans le moment de la fin de l'analyse qui était confirmé par la contingence d'être tiré.

Un savoir subjectif qui me donne aussi la perception d'avoir la chance de pouvoir faire l'expérience dans un autre temps pour écrire la fin de l'analyse, le temps de la passe du côté du passeur.

Le nœud entre nécessité et contingence se présenta avec un rêve fait dans la même nuit que la nouvelle du tirage au sort, un rêve qui mettait en scène la dimension du temps et de l'écriture et qui se concluait par une scène dans laquelle le passant m'envoyait un message dans lequel il disait que nous devions reporter le rendez-vous, ne pouvant venir car il ne se sentait pas bien : le rêve mettait en relation causale le temps et le symptôme.

La question du temps rappelle celle du devenir, de la cause et de l'effet, comment relier les changements qui se produisent chez un même sujet ? Comment saisir le devenir du passage à l'analyste dont le passant fournit un témoignage au passeur et donc au cartel de la passe ?

Nous savons qu'Aristote résout la question du devenir dans le couple puissance-acte. L'être en puissance se réalise dans l'acte, donc le devenir devient le passage du pouvoir être à l'être.

Pour mettre un terme à l'infini des possibilités qui peuvent se réaliser ou pas, le possible doit se conjuguer au nécessaire, comme une nécessité libre, c'est-à-dire une liberté qui ne renvoie pas au choix et au libre arbitre mais à quelque chose qui agit uniquement en conformité à la nécessité de sa propre nature, nous dirions en conformité au S1 du sujet.

Une liberté nécessaire que nous pourrions redéfinir comme une « liberté plus digne », c'est l'offre éthique de la psychanalyse destinée à répondre à la folie, fidèle compagne, ombre de la liberté, d'une manière différente de celle de la ségrégation, si présente à notre époque.

Si l'extime concerne la jouissance singulière de chacun, l'extime comme temps de la passe devrait correspondre à un temps de l'école, temps et lieu où un lien est créé entre l'expérience singulière de chacun et la possibilité de constituer un objet d'enseignement transmissible, et donc un objet commun, con-divisible, où la préposition « con » (avec) exprime la relation, et le terme « divisible » désigne la division propre à chacun.

Citons Lacan : « *Le passage du psychanalysant au psychanalyste, a une porte dont ce reste qui fait leur division est le gond, car cette division n'est autre que celle du sujet, dont ce reste est la cause* » Autres Écrits p 254. La preuve du passage ne peut venir que de l'expérience et dans l'expérience, dans un nœud entre le nécessaire et le contingent qui témoigne d'une mise à l'épreuve de la jouissance du symptôme.

La mise à l'épreuve du symptôme demandé toujours à la fois à l'individu et aux groupes, quand se présente l'impasse de l'écriture, ce que l'on ne peut écrire malgré tout. Il n'y a pas de rapport sexuel, et entre le « con » de la relation et le « divisible » il y a le tiret qui rappelle la re-union des sphères d'Euler dont l'intersection détermine une perte plutôt que l'union en Un. La question est donc celle-ci : la difficulté de supporter ou d'élaborer la perte produite par l'intersection des deux cercles. Ce qui se perd, c'est

l'objet con-divisible, mais ce n'est pas de l'Un ni de l'Autre. Rien de subjectif, rien de personnel ou de collectif.

Pour ceux qui se réunissent dans une École de psychanalyse, depuis que Freud a rapporté la jouissance à sa place avec le principe de plaisir qui est le frein à la jouissance, reste une fonction éthique de l'humanisation qui consiste à placer le frein à la jouissance, cette jouissance de l'objet que notre époque au contraire nous impose sous diverses formes.

L'école comme lieu de transmission et de mise à l'épreuve d'un savoir sur la jouissance, un savoir non universalisable mais con-divisible, où le trait d'union est le signe de cette séparation qui maintient une différence symétrique, est le signe de la soustraction, signe de ce « savoir vain d'un être qui se dérobe » p 254

Pour conclure, nous sommes soumis et avons à faire avec un Réel parfois incompréhensible, violent, inattendu et qui nous surprend, mais il y a du savoir dans le Réel.

Quand Lacan en mai 1972 à Milan, parlant de cet étrange animal qu'est l'homme et disant que si le langage n'existait pas il n'existerait pas de maître, se demandait si nous pouvions aspirer à un discours du maître un peu moins stupide qui par conséquent ne nous pousse pas à penser à la révolution, c'est-à-dire à devoir tout recommencer à zéro.

C'est-à-dire que malgré tout, quelque chose reste, et que c'est toujours avec ce reste que nous devons avoir à faire.

Traduction : Marina Severini

Suivre le trait

Adriana Alvarez Restrepo

Lors de la Rencontre Internationale de L'École à Medellin, il y a deux ans, j'écoutais les travaux présentés avec un grand intérêt. Pour la première fois je m'approchais des réflexions sur l'expérience d'analystes d'École, passeurs et membres du cartel de la passe.

Pendant une pause j'ai demandé à un analyste de m'expliquer en quoi consiste le dispositif de la passe. Je me souviens que tout cela me semblait lointain, et je me remémore l'impact qu'avait produit sur moi le fait de voir comment les analystes de l'École étaient disposés à parler face à un public très nombreux, sur des questions concernant leurs expériences personnelles dans l'analyse.

Deux ans plus tard, c'est à mon tour de transmettre l'expérience, après avoir été passeur. J'entends cette expérience comme la rencontre avec les traits réduits d'une analyse, dont le passant se détache, et ultérieurement comme le franchissement de frontières pour transmettre le témoignage aux destinataires - les membres du cartel.

Au début du travail d'écriture sur cette expérience, et en me retrouvant au milieu de la tâche complexe d'articuler un texte, il m'a semblé évident que la situation même d'être passeur consiste en la rencontre avec ce qui ne peut pas être dit. Je l'associe avec un rêve que j'ai eu, la nuit pendant laquelle j'avais commencé à penser à ce que j'allais écrire. Pendant le rêve, je me trouvais

dans une salle, assise face à un public, et quand je me disposais à parler, les dents tombaient. Dans ces conditions il y a quelque chose que l'on ne peut pas dire, ou du moins se dire complètement.

La nature du témoignage qu'un passant transmet au passeur et que le passeur doit faire arriver au cartel, consiste en des traits discontinus, restes où ex_siste ce qui n'a pas de suture, d'assise ou de traduction. Je pense à l'architecture, où les traits montrent les côtés par où vont se construire les murs et établissent les formes basiques de la superficie. Le témoignage considéré comme traits, renvoie à une construction, mais aussi à un vide et à une mobilité, et produit des formes où l'on peut reconnaître la singularité de chacun.

Ainsi, à partir de l'effort pour réussir à faire un texte qui produise un effet de transmission, je trouve que de l'expérience de passeur il est possible faire un tissu articulé, mais un trou prévaut car il y a un « ne pas pouvoir dire » qui demeure intransmissible.

Maintenant, pour détailler les événements, je voudrais parler de l'effet de surprise que m'a produit l'appel du passant, et qui m'a laissé sans paroles. Je pourrais décrire la sensation de ce moment comme nous le disons en Colombie « il m'est tombé un seau d'eau froide », avec un effet connu : m'aider à me réveiller.

Le dispositif de la passe est pensé de telle manière qu'il implique que le passeur soit pris par surprise au moment où il est désigné. Cette invention de Lacan permet que le passeur se trouve dans une situation hasardeuse, contingente, de l'ordre de l'inédit, et qu'en plus, elle arrive au moment où la relation à l'Autre a changé définitivement. Dans la simplicité du dispositif, mais aussi dans ce qu'implique l'institution analytique, le passant et les passeurs sont seuls - au moins dans la première partie de l'expérience.

Il me semble alors que le processus lui-même exige des passages sans soutien, c'est là où réside la solidité des franchissements.

Après trois rencontres avec le passant et des premiers effets qu'a eu le témoignage sur moi, je me suis trouvée dans la situation particulière d'avoir accepté d'amener quelque chose qui ne m'est pas propre, mais avec lequel on se sent d'une certaine manière concernée. Ceci m'a obligée à faire souvent un effort de séparation. Je sentais que le témoignage m'était resté « collé », et tout le temps je refaisais un lapsus : au moment où j'étais déterminée à dire « passant », je disais « passeur ». Mon expérience en tant que passeur, la limite se confond évidemment, et pour cela, au lieu de batailler avec l'inévitable, j'entreprends un travail pour la délimiter, ce qui m'a permis d'en extraire les éléments fondamentaux.

La fonction de celui qui est désigné pour transmettre les restes - je fais référence à partir de maintenant, avec le mot « restes », à son affinité avec le mot « dépouille » et un peu avec la mort – comporte au moins deux dimensions : celle de témoin et celle de messenger. La place de messenger fait penser aux figures mythiques comme Charon ou Hermès. Charon le batelier d'Hadès a pour fonction d'amener les ombres errantes des défunts de l'autre côté de la rivière. Hermès était aussi décrit comme le messenger chargé d'accompagner les âmes en transition. Autant Hermès que Charon se trouvent situés en des lieux de frontière, quand arrivent précisément des mouvements ou des changements d'endroit. Le dispositif favorise le fait que le passant, le passeur et même les membres du cartel, traversent les frontières. Ce parcours change quelque chose pour ceux qui traversent cette expérience, raison pour laquelle, le passage dans ce dispositif, prend de la valeur, qu'il se produise ou non une nomination.

Dans la dimension de témoin, je trouve d'autres implications plus complexes. Le premier témoin est celui qui n'est pas là - le passant - qui en même temps fait du passeur le témoin de son expérience. Le passeur est l'autre témoin qui parle depuis la frontière, d'une expérience dont il s'est approché de manière non intentionnelle et qui ne réussit pas à tout passer par la symbolisation. Témoigner, se différencie du principe de crédulité dans l'autre, au moment où le témoignage se présente comme événement pour un témoin. Je fis plusieurs rêves d'horreur, dans lesquels s'assemblaient des éléments du témoignage et bien sûr de mon intimité, ceux qui ont tracé des routes, des voies, pour m'assurer un savoir. Dans le processus, je me suis senti concernée par les effets du témoignage, il ne fut pas possible pour moi d'avoir une relation distancée; je me suis retrouvée avec ce qui ne peut pas passer par la parole, et de cette manière j'ai dû repenser la forme du témoignage, après que ce dernier ait fait irruption dans ma vie quotidienne.

Devant la finitude de l'analyse, le pas vers d'autres dispositifs d'École - la passe, le cartel - ouvrent des possibilités d'élaborer un savoir sans l'Autre. De ces restes dévalorisés de l'analyse, surgit quelque chose de précieux dans l'effort par la formalisation de l'expérience dans le passage par le dispositif; pour ce que cela peut apporter à l'École. Arrivé à ce point, on n'est plus seul, on est avec les autres. La transmission dans le dispositif de la passe ne s'arrête pas qu'au passant, au passeur et au cartel, mais elle traverse l'École et va au-delà de l'École. Il y a d'autres franchissements de frontière ultérieurs et quelque chose de la transmission arrive jusqu'à celui qui écoute pour la première fois. Qui sait? Ce pourrait être celui, qui récemment s'est trouvé avec ces questions, qui quelques années plus tard se surprendra et pourra suivre le trait.

Traduction: Lina Velez

Une passeuse et ses villes invisibles

Maria Laura Cury Silvestre

« Marco Polo décrit un pont, pierre par pierre.

– Mais laquelle est la pierre qui soutient le pont? demande Kublai Khan.

– Le pont n'est pas soutenu par telle ou telle pierre, répond Marco, mais par la ligne de l'arc qu'à elles toutes elles forment.

[...]

– Pourquoi me parles-tu des pierres? C'est l'arc seul qui m'intéresse [dit Kublai]

Polo répond:

– Sans pierres il n'y a pas d'arc. »³⁷

Ce fut avec ce passage de *Les Villes invisibles*, de Calvino, que je me suis positionnée à l'imminente rencontre avec le cartel de la passe: je parlerai des pierres, pierre par pierre, et ce sera à ceux qui m'écoutent d'inférer l'arc. J'avais essayé d'écrire un texte, mais je me suis désistée quand je me suis aperçue qu'à mesure où je l'écrivais, quelque chose se perdait. Cela fut

37 Italo Calvino, *Les Villes invisibles*, trad. J. Thibaudeau, Paris, Gallimard, « Folio », 2013, p. 105. Trad. modifiée.

alors un pari radical sur l'inconscient : abdiquer d'un format préalable au profit de quelque chose qui puisse être transmis au-delà d'un texte, mais pas sans texte.

Cependant, comment transmettre ?

Calvino, qui dans cet ouvrage présente une série fictionnelle des récits de voyage que fait Marco Polo – marchand vénitien – à Kublai Khan – empereur des Tartares, indique quelque chose que je considère très important pour un passeur :

« Ce qui rendait précieux à Kublai chaque fait ou nouvelle rapportés par son informateur inarticulé [inarticolato informatore], c'était l'espace qui restait autour, un vide que ne remplissaient pas des paroles. Les descriptions des villes visitées par Marco Polo avaient cette qualité : qu'on pouvait s'y promener par la pensée, s'y perdre, s'y arrêter pour prendre le frais, ou s'en échapper en courant. »³⁸

Si l'on tombe dans la tentation d'arranger le texte du passant, on remplit le vide très angoissant pour l'inarticulé passeur, mais au prix d'une perte !

Après la réunion avec le cartel, je me suis demandé : comment savent-ils si les pierres que j'ai décrites sont à moi ou au passant ?

« – Sire, désormais je t'ai parlé de toutes les villes que je connais.

– Il en reste une dont tu ne parles jamais.

Marco Polo baissa la tête.

– Venise, dit le Khan.

Marco sourit.

– Chaque fois que je fais la description d'une ville, je dis quelque chose de Venise.

– Quand je t'interroge sur d'autres villes, je veux t'entendre parler d'elles. Et de Venise, quand je t'interroge sur Venise.

– Pour distinguer les qualités des autres, je dois partir d'une première ville qui reste implicite. Pour moi, c'est Venise. »³⁹

Je peux penser alors que plus clairement apparaît Venise dans le texte du passeur, plus claires seront aussi les différences, c'est-à-dire ce qui n'est pas Venise. Ainsi se dessinent les villes invisibles, qui ne sont pourtant pas inaudibles pour le cartel.

On doit encore prendre en compte que Kublai possède un atlas, ce curieux catalogue qui rassemble les cartes de toutes les villes, révélant la forme des villes qui pourtant ne possèdent ni forme ni nom. L'empereur n'est donc pas capable de connaître les villes à travers l'atlas. Il est nécessaire que Polo voyage, qu'il se laisse imprégner par les villes et vienne lui en parler. Polo nous apprend encore :

« – En voyageant on s'aperçoit que les différences se perdent : chaque ville en arrive à ressembler à toutes les villes, les lieux les plus divers échangent forme, ordre, distances ; une informe poussière envahit les continents. Ton atlas garde intactes les différences : cet assortiment de qualités qui sont comme les lettres d'un nom. »⁴⁰

38 *Ibid.*, p. 51-52.

39 *Ibid.*, p. 110-111.

40 *Ibid.*, p. 166.

Pour connaître chaque ville, l'atlas ne suffit pas – savoir incomplet de Kahn. Ne suffisent pas non plus les impressions des voyages – savoir incomplet de Polo. C'est seulement lors de la rencontre qu'on peut lire quelque chose de cette variété de qualités qui sont comme des lettres du nom : marque de la différence qui rend chaque ville unique.

L'inarticulé passeur, qui est lui-même le lieu où les villes se mélangent, transmet avec sa voix la marque qui n'est pas la sienne et que lui-même éventuellement ne peut pas lire. Pour reconnaître une telle marque, le cartel de la passe compte sur son atlas, référence qui permet de lire les lettres du nom que le passeur transmet sans les prononcer.

Mais pas sans dire ! Qu'on dise, fonction que le passeur actualise avec sa présence et sa voix, pour que l'acte analytique ne reste pas oublié dans la poussière qui tôt ou tard recouvrira les continents.

Traduction : Elisabeth Thamer

III. LES EFFETS DE LA PASSE DANS LA CURE

Passe et fin

Roser Casalprim

« La fin de l'analyse, c'est quand on a deux fois tourné en rond, c'est-à-dire retrouvé ce dont on est prisonnier. Recommencer deux fois le tournage en rond, c'est pas certain que ce soit nécessaire. Il suffit qu'on voie ce dont on est captif. »⁴¹

Je vais reprendre quelques éléments de réflexion et interrogations qu'a suscité pour moi la question de la passe et son rapport avec la fin, réflexion qui s'est réactualisée à partir de mon expérience au CIG.

1- Le titre lui-même de la séquence de travail implique déjà une première considération : la passe a des effets sur la cure, mais de qui ? du passeur ? du passant ? Est-ce qu'il a des effets ? dans leur pratique analytique, s'ils exercent ? Le fait de transiter par le dispositif de la passe a des effets sur la cure des passeurs, ils le disent eux-mêmes dans leurs écrits. Le fait de faire la passe a des effets sur la cure du passant, nous en avons connaissance grâce au témoignage de passants qui ont décidé de faire la passe sans avoir atteint la fin, ils ont été nommés et ont poursuivi leur analyse jusqu'à la fin. Il y a aussi des cas où des passants, après avoir fait cette expérience ont repris leur analyse. D'autres sujets ont pu terminer leur analyse et ne pas effectuer le pas de la passe, ou bien le faire à distance. Nous pouvons donc dire que la passe n'entraîne pas la fin et la fin n'entraîne pas forcément la passe.

Nous aurions pu aussi intituler cette séquence « Les effets de la passe après la fin de

41 J. Lacan, Séminaire XXV *Le moment de conclure*, Séance du 10 janvier 1978.

la cure » ou tout simplement « Les effets de la passe ». Nous avons – parmi d’autres – des exemples récents. Je me réfère à la réflexion de Julieta De Battista dans le Pré-texte⁴² à propos des effets de la passe quant à « *un autre savoir-faire* » avec les restes symptomatiques – l’incurable – et son rapport possible au désir de l’analyste. On pourrait aussi parler de la passe comme façon de préciser le « reste » ?

2 - Si la clinique de la passe et ce qui pousse quelqu’un à faire cette expérience sont variés, il semble que dans notre École il y a une tendance à identifier passe et fin, c’est-à-dire que majoritairement les sujets se présentent à la passe après avoir fini leur analyse, c’est du moins ce qui a été mon expérience durant cette période de 2016-2018.

Par ailleurs, cette question a aussi une incidence sur tous les acteurs qui interviennent dans le dispositif et, par conséquent, sur la nomination. Qu’est ce qui oriente le cartel ? Qu’est-ce qu’on nomme ? En fonction de quoi se décide la nomination ?

Quant à la tendance à laquelle je faisais allusion, c’est peut-être un effet de la doxa du moment qui circule, au sens de ce qui constitue une autorité du discours⁴³, effet de la difficulté à saisir ce qui est en jeu dans le saut épistémique que fait Lacan à partir de la nouvelle formulation du réel hors symbolique ? C’est peut-être un effet de la difficulté à repérer le moment de passage à l’analyste ? Ou, comme le posait Luis Izcovich sous forme d’hypothèse : « *faire un usage du dispositif de la passe afin de mesurer la fin de l’analyse, c’est une dérive qui résulte de chercher à suppléer avec des critères de fin la difficulté de cerner le désir de l’analyste* » ?⁴⁴

Récemment, C. Soler a décrit la situation actuelle en disant : (...) « notre dispositif, tel qu’il fonctionne de fait n’est pas focalisé sur le virage de passe, ni chez les passants, ni dans les cartels, ni dans le discours général de l’École »⁴⁵ Pourquoi ? Est-ce que il faut avoir atteint la fin pour faire l’expérience de la passe ?

3 - De quoi s’agit-il donc dans la passe ? D’être à la fin, d’être dans la fin, ou... ?⁴⁶ Qu’est-ce que le dispositif interroge ?

Si j’ai bien compris, Lacan n’a pas cessé de se demander, qu’est-ce qu’un analyste ? Qu’est ce qui doit opérer dans une cure pour que se produise un analyste ? C’est pourquoi il a proposé le dispositif de la passe avec l’idée que cela puisse être évalué à travers une autre expérience que la cure. Son but était de tenter de localiser dans le dispositif certains indices, ou certains signes distinctifs, qui permettraient de reconnaître la marque de la production d’un analyste, tout en sachant qu’il est question de quelque chose de l’ordre de l’impossible et de l’intransmissible. Il lui a semblé que le mieux était que le passant témoigne devant deux passeurs du fait de considérer que le passeur peut apporter une certaine lumière parmi les ombres, s’il ne fait pas écran.

Comme cela a été souvent avancé, il y a peut-être plusieurs voies pour aborder la passe à partir des différentes indications que nous pouvons trouver dans les textes de Lacan

42 Julieta De Battista. « Avènement du désir de l’analyste », Pré-texte 11, X Rendez-vous de l’International des Forums, Juillet 2018.

43 Voir à ce sujet les réflexions d’Albert Nguyen dans « Passe et doxa : Le problème ».

44 Izcovich, L. « Passe et fin d’analyse », 2008.

45 Soler, C. « Le passeur, approche clinique », Wunsch 18, 2018, p. 64.

46 Demoulin, C. Voir « La passe comme compromis dans le discours analytique », texte présenté dans l’Encontre International des Forums du Champ Lacanien, 1-2 juillet 2000. Link n° 4, enero 2001.

et qui semblent être restées ouvertes. Aujourd'hui je vais me référer brièvement à ce que j'ai extrait sur la conception de la passe dans les textes fondateurs. Je laisse pour une autre fois ses élaborations ultérieures qui, à mon sens, n'invalident pas les précédentes. Je vais me focaliser sur le moment de passe comme passage à l'analyste – à partir de la fonction du désir de l'analyste – qui se distingue de la fin d'analyse proprement dite. C'est la voie que Lacan prend en premier au début de la fondation de son École, qui est solidaire du recrutement des analystes par le discours analytique et non par le discours du maître, en opposition à l'IPA.

Aussi bien dans la Proposition du 1967 que dans le Discours à l'EFPP, il semble y avoir au moins un argument pour souligner la convergence entre passe et fin, comme si Lacan avait voulu relier ces deux moments. Je cite: « *la terminaison de la psychanalyse (...) le passage en effet de l'analysant à l'analyste* »⁴⁷. « (...) *la passe est ce point où d'être venu à bout de sa psychanalyse, la place que le psychanalyste a tenue dans son parcours, quelqu'un fait ce pas de la prendre* », bien qu'il va évoquer en même temps la « *reprise du bâton du psychanalysant* »⁴⁸. Il y a donc aussi d'autres indications qui permettent de considérer qu'il n'y a pas d'identification ou *confusion*⁴⁹ entre les deux, mais qu'il s'agit de deux temps différents au cours d'une analyse. La passe se pose alors comme une expérience en cours dont il reste encore à attendre ce qu'il peut en sortir et par conséquent il y a un écart entre la passe et la fin. À partir de là, l'accent serait mis sur ce qui opère dans la cure au point de déplacement entre la position analysante et celle de l'analyste, soit au moment de virage où l'analysant peut être apte à l'acte analytique et qu'il puisse se faire le représentant de l'objet petit *a*. Ceci n'est pas équivalent à s'installer professionnellement, mais a affaire avec l'acte analytique, lequel repose sur le maniement du transfert et sur l'interprétation. Nous pouvons comprendre la théorie de la passe dans ce moment-là comme un franchissement qui peut contribuer à pousser vers la fin. Dit d'une autre façon, la passe comme une anticipation de la fin ou comme une condition ou *un chemin vers la fin*⁵⁰, marqué par l'entrée dans le travail de deuil qui se prolonge jusqu'à son terme, qui parfois peut être long. Là il s'agirait donc d'être dans la fin, pas à la fin. Il est aussi important de noter que ce moment de virage ou de *métamorphose* est lié au moment de chavirement de l'assurance qu'on tirait du fantasme, la destitution subjective, la chute du SsS (pas avec la fin de la fonction de l'analyste, ni l'identification au symptôme)

4 - Allons voir quelques formulations de Lacan qui illustrent le point de vue que nous sommes en train de traiter :

Dans la Conclusion des Journées de novembre 1975 il dit que « *celui qui se propose à la passe (...) s'offre à cet état d'objet qu'est celui auquel le destine la position d'analyste* ». Dans la Conférence à l'Université de Yale du 24 novembre 1975 il dira que la passe « *consiste à que, au point où quelqu'un se considère suffisamment préparé pour oser être analyste, il puisse dire à quelqu'un de sa génération, un pair (...) qu'est-ce qui lui a donné la vigueur pour recevoir des gens au nom de l'analyse* »⁵¹.

47 Lacan, J. « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », Autres écrits, 2012, Seuil, Paris, p. 251.

48 Lacan, J. « Discours à l'EFPP », Autres écrits, op.cit., p. 266 et 277.

49 Terme utilisé par P. Barillot dans « Passe et fin d'analyse », Wunsch n° 2, nouvelle série.

50 À propos de ce point voyez les réflexions de A. Quinet dans « La variété de la passe », intervention lors de la Rencontre Internationale d'École, Buenos Aires, août 2009, et aussi P. Bruno, « P no es igual a F », publié dans Link n° 7, juin 2000, et dans Eds. S&P, p. 85-95.

51 Lacan, J. Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines. Scilicet 6/7. Éditions du Seuil,

Il interroge ainsi « le moment de compromis dans la pratique » et de comment « s'autoriser dignement »⁵². Dans « Télévision » (1973) il avait déjà défini la passe comme « l'examen de ce qui décide un analysant à se poser en analyste »⁵³.

5 - Sur cette question et à propos des passes écoutées dans les cartels auxquels j'ai participé, je vais simplement remarquer qu'on a pu vérifier - notamment dans un cas où le passant a été nommé - une logique particulière qui, comme effet de la cure, a rendu possible au passant de faire le pas pour s'autoriser comme analyste, un acte qui ne sera ni un passage à l'acte ni un *acting out*.

6 - Je termine en faisant un saut, avec un développement de M. Bousseyroux qui me paraît très intéressant pour continuer à penser la passe et la psychanalyse. C'est en 1977 que Lacan dira que « Avec le réel du nœud borroméen, dans la passe, nous y avons affaire, mais dans le noir. », et il ajoute que tel que le caractérise Lacan à l'époque, « elle est le lieu où son réel ne s'en atteste que par la coupure » et que « pour l'attester, le cartel de la passe n'a que le coup de ciseaux d'une nomination », « mais si la passe, c'est bien avoir affaire avec ça (...) encore faut-il aussi qu'au soir de l'analyse on sache, ce nœud, au clair l'écrire – donc le refaire »⁵⁴.

Ceci m'a conduit à poser le nouveau paradigme introduit par Lacan du nœud borroméen comme un instrument pour continuer à penser l'expérience, et de la passe et de la cure. Du côté de la passe, pour continuer à approcher cet impossible et intransmissible qui dépasse le dispositif, c'est-à-dire pour essayer d'apporter quelque éclairage aux ombres. Et, s'il en est ainsi, quels nouveaux éclairages peut-il apporter pour approcher la théorie de Lacan sur la passe? Quoi qu'il en soit, il semble que les ombres continuent à être présentes.

J'ai soulevé ici certains points que je souhaiterais continuer à développer.

Traduction : Manel Rebollo, Patricia Dahan

Quel savoir dans la passe?

Patrick Barillot

Nous avons un débat dans notre communauté sur les rapports de la passe, du virage de passe et de la fin de l'analyse. Il n'est pas nouveau, nous sommes traversés par des divergences sur ce couple passe et fin sans qu'elles soient réellement montées en problème épistémique.

De quoi s'agit-il?

La question peut se formuler ainsi: les dernières conceptualisations de Lacan sur la fin de l'analyse ont-elles une incidence sur ce qu'est le moment de passe dans l'analyse?

Comme ces dernières élaborations nous livrent de nouvelles définitions de l'inconscient, du symptôme, des jouissances et du rapport de chacun à la langue que le nœud

Paris, 1976, p.15

52 Expression utilisée par Lacan dans la Conclusion des Journées de novembre 1975, version tirée d'Internet.

53 Lacan, J. « Télévision », *Autres écrits*, op.cit., p. 531.

54 Bousseyroux, M. « La passe par le borroméen », Wunsch 14, p. 72-73.

borroméen permet d'organiser dans une nouvelle topologie, nous pouvons nous interroger sur de possibles conséquences pour la passe.

Autrement dit avec un inconscient réel, lieu de l'Autre fait de Uns qui se jouissent, le symptôme comme évènement de corps et jouissance d'une lettre de l'inconscient, le moment de passe, tel que Lacan le définit dans sa proposition sur le psychanalyste de l'École de 67, s'est-il déplacé dans le cours de l'analyse jusqu'à finalement en rejoindre la fin, qu'elle soit définie comme identification au signifiant hors sens du symptôme, ou apparition d'une satisfaction de fin ?

L'expérience des cartels de la passe nous donne une indication de la doxa de notre École sur ce point en ce qu'elle objective l'idée que passe et fin sont du même ordre.

En effet l'écrasante majorité des passants s'engagent dans le dispositif en ayant terminé leur analyse et nombreux sont les passeurs qui attendent d'avoir fini leur analyse avant de songer à faire la passe.

Cette problématique de la passe et de la fin, Colette Soler l'a récemment formalisée dans une intervention intitulée « *La passeur, approche clinique* » prononcée en septembre 2017, et publiée dans le dernier Wunsch n° 18.

Elle se demandait s'il y a une ou plusieurs conceptions du passeur dans les constructions de Lacan, spécialement avec la « *Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI* » de 1976 qui traite de la fin de l'analyse.

Sa conclusion est tranchée : « *la chute de l'analyste comme sujet supposé savoir n'est pas la fin de sa fonction* » donc pas la fin de l'analyse et que ce texte de 76 qui ne parle pas explicitement de la passe, la présuppose sans rien y changer.

Ma question est différente mais pas sans lien avec la précédente : le virage de passe définit dans la proposition de 67 comme dans l'Étourdit de 72 par la chute du sujet supposé savoir reste-t-il le même dans les textes qui suivent dont celui de « *L'introduction à l'édition allemande des Écrits* » d'octobre 73 et les suivants.

Pas sans lien car se demander s'il y a plusieurs conceptions du passeur chez Lacan, c'est aussi se demander s'il y a plusieurs conceptions du virage de passe, le passeur étant la passe⁵⁵, c'est-à-dire dans la passe.

Le virage de passe définit dans la Proposition et l'Étourdit s'appuie sur un trépied clinique : destitution subjective, traversée du fantasme et aperçu de l'objet que dans le fantasme on s'imaginait être pour l'Autre traumatique.

Dans ce virage l'assurance prise du fantasme vacille par le deuil de cet objet qu'on était pour l'Autre. De cette métamorphose du sujet l'analyste fait aussi les frais. De partenaire supposé savoir « *il sévanouit de n'être plus que savoir vain d'un être qui se dérobe* »⁵⁶. Dans ce

55 Proposition de 67 – D'où pourrait donc être attendu un témoignage juste sur celui qui franchit cette passe, sinon d'un autre qui, comme lui, *l'est encore*, cette passe, à savoir en qui est présent à ce moment le désêtre où son psychanalyste garde l'essence de ce qui lui est passé comme un deuil, sachant par-là, comme tout autre en fonction de didacticien, qu'à eux aussi ça leur passera.

56 Proposition de 67

mouvement qui conduit donc au désêtre de l'analyste supposé savoir, rebut de l'opération, émerge pour l'analysant l'impossible à dire de l'objet *a* comme cause du désir.

On est alors au terme de la relation de transfert marquée par la chute du sujet supposé savoir sans que pour autant l'analysant en ait fini avec son analyste.

Cette relation de transfert est celle d'un amour qui s'adresse au savoir mais c'est un savoir sur la vérité du sujet, sur les significations du sujet qui viendraient rendre raison de ses symptômes.

Dans la passe l'analysant fait l'expérience des impasses de cette vérité qui ne peut pas dire tout de la jouissance et qui ment quant au réel en jeu.

Ma question est la suivante: la chute du sujet supposé savoir la vérité est elle aussi la chute du sujet supposé au savoir inconscient? Est-ce la fin de ce que Lacan appelle dans « *L'introduction à l'édition allemande des Écrits* » « *la supposition d'un sujet au savoir inconscient, soit au chiffrage* »? Est-ce la fin en la croyance d'un sujet au savoir inconscient?

Il me semble que ce n'est pas la même chose et que la passe ouvre la voie à un autre savoir sur la structure, à l'aperçu d'un savoir, celui de l'inconscient sans sujet, fait des uns jouis de lalangue, hors sens donc réel. Passer du sujet de l'inconscient à l'inconscient sans sujet oblige à quelques aménagements.

On peut distinguer deux phases dans l'analyse, deux étapes ce que fait Lacan.

La première phase est une élucubration de savoir sur l'impossible à dire de l'objet *a*.

C'est, je crois, ce qui justifie Lacan à se demander dans « *l'Insu* »: « *si la psychanalyse n'est pas ce qu'on peut appeler un autisme à deux* »⁵⁷? Il répond qu'elle ne l'est pas parce que l'affaire commune aux deux, à l'analyste et à l'analysant, est lalangue. C'est par lalangue que les deux peuvent se faire entendre. C'est une thèse que je trouve originale et dont je vais essayer de rendre compte.

L'analysant parle de sa vérité de sujet et comme nous l'avons vu elle ne peut tout dire de la jouissance, vérité qui touche au réel qu'il ne peut dire.

L'Autre parlant, selon Lacan, c'est le corps, « *mystères du corps parlant* » dit-il dans *Encore*. Si le corps parle c'est par l'évènement de corps qu'est le symptôme, qui parle autrement que le sujet, qui parle lalangue de l'inconscient. Dans « *l'insu* » il dira que *dans ses associations libres ce qui ne cesse pas de s'écrire et qui fait obstacle à la vérité c'est le symptôme*.⁵⁸

C'est-à-dire que de tout ce que le sujet a pu articuler, il reste le savoir sans sujet, étranger à la vérité du sujet, mais pas au corps de jouissance.

La deuxième étape mobilise aussi l'amour de transfert.

Si l'amour de transfert, toujours amour qui s'adresse au savoir, *est un sentiment qui prend une nouvelle forme*⁵⁹ comme il s'exprime dans « *L'introduction édition allemande des Écrits* » c'est parce que l'analysant se donne un partenaire qui a chance de répondre. Ce qui

57 *L'insu* ...leçon du 19 avril

58 *Ibid.*

59 *Intro édition allemande des Écrits*

n'est pas le cas dans les autres formes de l'amour. On connaît bien ça. Et cette réponse c'est à l'analyste de la fournir.

Comment répond-il? Par l'interprétation répondons-nous. Certainement mais pour que ce ne soit pas un autisme à deux, il faut tenir compte de ce que *la communication dans l'analyse ne se fait que par une voie qui transcende le sens*.⁶⁰

La voie qui transcende le sens c'est la communication par lalangue. C'est parce que l'analyste fait un usage de lalangue et de ses équivoques, qui n'est pas seulement effet de sens et de joui-sens, que l'analyste répond à lalangue que parle le corps. Il y répond par un effet de sens qui touche au réel du symptôme, coalescence d'un événement de corps et d'un Un de lalangue, il y répond, non pas par le sens mais par le sonore du signifiant.

Qu'est ce qui nous assure alors que cette communication a bien eu lieu puisque l'interprétation à ce niveau est toujours hasardeuse.

Ce qui objective cette communication, c'est l'efficace de l'interprétation, soit l'effet thérapeutique.

L'effet thérapeutique sur le symptôme démontre au final que chacun n'est pas dans sa bulle.

De ce savoir sur la structure de ce lieu de l'Autre, l'inconscient qui est sans sujet, l'analysant en prendra l'idée, l'aperçu quand dans *l'esp d'un laps, soit l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens* puisque selon ce qu'il nous dit dans la Préface, à ce moment *on est sûr d'être dans l'inconscient*.

En réponse à ma question je dirais que les dernières élaborations de Lacan ne remettent pas en question ce qu'il disait de la passe dans sa proposition de 67, mais qu'elles la complètent.

Deux phases dans l'analyse et on balance de l'une à l'autre. La passe c'est aussi une façon de balancer stembrouille, toujours dans la préface, entre vérité du sujet et le réel hors sens du symptôme.

Quant à la terminaison de l'analyse il faudra un certain balancement entre les deux pôles pour atteindre à cette satisfaction qui en marque la fin.

Il faut le temps...

Clara Cecilia Mesa

Je prends comme référence le thème proposé pour cette table de travail, à savoir: « Effets de la passe dans la cure ». C'est un titre qui inverse la logique classique qui pourrait être: *effets de la cure sur la passe* et qui implique sa propre logique c'est-à-dire comment les

60 Ibid.

aléas d'une cure, les mouvements subjectifs, les aléas du transfert peuvent être mis à l'épreuve dans la passe. L'inversion proposée va au-delà de la particularité des cures, une par une. Elle nous amène à envisager la passe comme mise à l'épreuve de l'émergence de l'analyste en tant que produit d'une analyse terminée et comment cette émergence implique l'avènement du désir de l'analyste dont dépend la fonction de celui-ci dans la direction des cures.

Je me propose d'avancer avec une expérience spécifique que j'ai tirée de ma participation à des cartels de la passe et qui m'a permis de voir un phénomène qui a particulièrement attiré mon attention car il s'est présenté plusieurs fois, il est en rapport avec des témoignages présentés par quelques passeurs s'appuyant sur de l'écrit et sous-titrés selon des axes pré-établis par une sorte de doxa de la fin de l'analyse: traversée du fantasme, chute du sujet supposé savoir, identification au symptôme, émergence du désir de l'analyste, apparition de l'enthousiasme, installation, en général précédés par la névrose infantile et les variations thérapeutiques produites par l'analyse. La surprise provient du fait que nous savons bien que le passeur, plaque sensible, n'a pas besoin de transcrire textuellement le message qu'il a reçu du passant, il n'est pas l'émetteur qui transmet un message au récepteur, il n'a pas non plus pour fonction de réaliser un exercice de théorisation car c'est la fonction que Lacan assigne au cartel de la passe, qui, comme il le dit dans La Proposition de 67, « ne peut donc s'abstenir d'un travail de doctrine »⁶¹.

Je me demande alors si ne s'est pas installée, de façon implicite, une sorte de doxa qui anime les expériences de passe, ce qui ne va pas sans le risque connu de la production d'une standardisation de la passe, non pas du côté des cartels de la passe c'est-à-dire du côté sur lequel retombe généralement le soupçon parce qu'on s'est parfois demandé si le cartel s'oriente d'une théorie, d'une doxa ou d'une espèce de check-list au moment de décider d'une nomination ou d'une non nomination. Cependant cette expérience que je présente nous situe de l'autre côté, du côté d'où passe et s'élabore le témoignage, que ce soit le passant ou bien les passeurs, et à propos duquel on peut peut-être reformuler une question. Est-ce que ce savoir ordonnateur du témoignage, qui peut bien comporter de façon implicite la volonté d'ajuster l'expérience vécue aux idéaux de l'École (et peut-être que cela en est la raison) n'est-il pas un savoir, dans ces cas comme dans tous ceux où se joue la dimension de l'idéal, qui obture la rencontre au lieu de contribuer à démontrer les conditions analytiques qui permirent le passage? Lacan avait sans doute perçu la possibilité que cela pourrait se passer quand il dit à la Grande Motte: « S'il n'a fait qu'apprendre à apprendre comment faire pour que d'autres que lui s'en aperçoivent, c'est peu de chose auprès de ce qui à lui même dans cette expérience analytique s'est dévoilé ».⁶²

Cela met sans doute en question les relations entre la fin de l'analyse et la passe, plus exactement entre la conception de la fin de l'analyse et la conception de la passe, point très important à réviser car l'expérience de l'École repose sur la conjoncture où la passe opère comme preuve de L'École. Alors le savoir précède-t-il à la passe? Ou le savoir se construit-il comme effet de la passe en tant qu'expérience? C'est tout le problème qui entoure ce point. Point dont on peut extraire deux questions. La première, quelle est la place de la théorie dans le dispositif? Et la seconde, existe-t-il un temps opportun pour y participer?

61 Lacan. La Proposition d'octobre 1967. Dans *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001. P. 256.

62 Lacan, Sur la passe, 3 novembre 1973, intervention présentée au Congrès de la Grande Motte et publiée dans les « Lettres de l'École freudienne » #15, juin 1975 (pp.185-193).

Pour le premier point, le problème se situe dans l'écart entre doctrine et doxa. En rapport avec la doctrine, j'entends la place qu'a tenue dans la psychanalyse lacanienne toute l'élaboration que Lacan a réalisée pour bouger la limite posée par Freud avec sa question sur les analyses pour savoir si elles ont une fin ou pas. Dès le début jusqu'aux formulations des dernières années, Lacan construit une doctrine pour tenter de rendre compte des coordonnées qui déterminent la fin de l'analyse en passant par la proposition de la passe et son articulation aux garanties de l'École en 1967 et en continuant avec les élaborations des années 70 sur la formulation de l'ICSR. Un travail qui n'est pas diachronique montrerait qu'une théorie est construite selon des temps logiques plutôt que sur le fait que chaque nouvelle formulation rende caduque les précédentes. Luis Izcovich nous avait averti du risque de supposer les formulations antérieures dans son texte « La doxa et la communauté » du Wunsch 11 dans lequel il dit: « à isoler des formulations du dernier Lacan, et à les considérer comme seul point d'orientation dans la théorie, on consolide une doxa qui n'est pas sans conséquences sur le témoignage des passants, l'élaboration des passeurs et qui conditionne même l'écoute des cartels »⁶³ 3 et se pose la question concernant ce savoir pré-établi et fixé, s'il ne finit pas par conditionner les nominations, ce qui, à son tour, entraîne une sorte « d'infiltration insidieuse de l'idée qu'une communauté se fait d'un AE »⁶⁴.

Le problème se situe alors au niveau du risque de passer de l'« insu » au savoir S2, su, qui s'instaure comme doxa et signifiant maître au cœur même de l'École, se substituant au trou structural, en le bouchant. La doctrine est alors essentielle dans le dispositif, je l'ai déjà évoqué au début. Pourtant, il est nécessaire de savoir comment s'en servir. Elle sert à donner les principes qui orientent l'École comme un GPS de navigation mais la doctrine ne la détermine pas et cela se vérifie car même si chaque membre du cartel a une conception précise de la psychanalyse, tirée de sa propre analyse, de sa clinique et de son travail dans l'École, chaque passe est une expérience bouleversante qui remet la doctrine en question. Ce n'est pas la théorie qui s'applique à un cas. C'est comment chaque passe, une par une, nous enseigne. Ce mouvement donne bien sûr au témoignage une fonction épistémique fondamentale. Mais ce n'est pas non plus suffisant. L'unique expectation possible pour le cartel est d'essayer de trouver une réponse à la question du comment et du pourquoi le passant a sauté le pas qui le mit à la place de l'analyste.

Nous savons que Lacan se propose avec la passe un recrutement des analystes par des moyens différents de ceux du groupe, de recruter « un tout autre type d'individus susceptible de changer tout à fait, non pas certaines structures fondamentales mais la nature du discours »⁶⁵, passer du discours du maître dans lequel le savoir en est réduit à se convertir en marchandise⁶⁶ au discours analytique où le savoir est le produit de l'expérience. Lacan parle ainsi 8 ans après la proposition: « un véritable recrutement si l'on instaurait ce mode d'enquête qu'est la passe. La passe en effet permet à quelqu'un qui pense qu'il peut être analyste, à quelqu'un qui y est près de s'y autoriser, si même il ne s'y est pas déjà autorisé lui-même, de communiquer ce qui l'a fait se décider, ce qui l'a fait s'autoriser ainsi »⁶⁷ ou autrement dit

63 Luis Izcovich. La doxa et la communauté. Wunsch 11. P. 47

64 Idem

65 Lacan, Sur la passe,

66 Idem

67 Idem

pourquoi quelqu'un assumait le risque fou de se convertir en ce que l'objet « a » est⁶⁸. Si je souligne l'idée que Lacan utilise pour sa question c'est parce qu'en principe, pour Lacan, il n'y aurait pas de continuité entre la fin de l'analyse et l'émergence du désir de l'analyste, c'est ce dont il faut donner la preuve, non pas d'avoir terminé son analyse mais plutôt pourquoi, en outre et malgré cela, décider d'en occuper la place. Lacan posa les choses en ces termes dans la « Note aux Italiens » : « il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance »⁶⁹. Cette transformation du discours est celle qui opère le passage de l'analysant à l'analyste, alors il est évident qu'elle ne se fait pas par l'historisation de l'analyse, condition sine qua non bien sûr mais par l'historisation du moment conjoncturel au devenir analyste. Lacan attendait du dispositif qu'il nous permette, je le cite dans la Proposition, de dissiper « cette ombre épaisse à recouvrir ce raccord dont ici je m'occupe, celui où le psychanalysant passe au psychanalyste »⁷⁰ et c'est aussi la tâche de l'École : « voilà ce que notre École peut s'employer à dissiper. »⁷¹

Une seconde considération sur la question que j'ai posée au début. Si la passe comme expérience apporte effectivement un gain de savoir sur l'indicible, je reviens sur la question de Lacan dans *Sur la passe* où il se demande « si effectivement cette passe peut être quelque chose qui, tout d'un coup, met en relief pour celui qui s'y offre... comme peut le faire un éclair, c'est-à-dire d'une façon qui apporte un tout autre éclairage, d'une certaine partie d'ombres de son analyse... C'est quelque chose qui concerne le passant » rajoute-t-il⁷². Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que cela ne signifie pas justement que la passe ne se mène pas grâce au savoir accumulé par l'élaboration tout au long de l'analyse mais que la passe elle-même peut apporter un éclairage nouveau sur les ombres de l'indicible qu'a laissées l'analyse elle-même ?

Une pré-élaboration du témoignage est peut-être une tentative de faire passer par l'imaginaire le réel indicible, devenant par là même un témoignage éloigné de la dimension de la rencontre, mis à l'écart de la nouveauté, de la fraîcheur et même de la dimension de l'expérience pour reprendre quelques déclinaisons de Lacan de la motion du temps correspondant à la passe : *l'esp d'un laps*... qui permet de savoir qu'on est dans l'inconscient, pourtant « ...il suffit que s'y fasse attention pour qu'on en sorte. Pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte »⁷³. Ce qui devait se servir de la *Tuché*, se reproduit comme *automaton*. En définitive, la passe pourrait seulement être jugée à l'effort d'appréhension de ceux qui, à s'y être exposés, en vécurent l'expérience et expérience veut dire que la dimension du réel y est impliquée.

Je me demande alors s'il ne peut pas y avoir une sorte de précipitation à la passe, comme une sorte de précipitation du moment de conclure avant le temps pour comprendre et dans ce cas le passage à la passe peut encore attendre... La destitution du SsS, la chute du sens n'est pas le moment de conclure ni le moment d'autorisation, cela peut faciliter le passage au fonctionnaire ou l'auto-ritualisation. Pourquoi elle ne l'est pas ? Elle peut constituer la fin de la satisfaction liée à l'élucubration de l'inconscient mais pas le passage à l'autorisation au sens du « ne s'autoriser que de soi-même ».

68 Idem

69 Lacan, Note italienne. Dans *Autres Écrits*. Paris, Le Seuil, 2001. p. 309.

70 Lacan, Proposition sur le psychanalyste de l'École. *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001. p. 252.

71 Idem

72 Lacan, *Sur la passe*.

73 Lacan. Préface à l'édition anglaise. Dans *Autres Écrits*. Paris, Le Seuil, 2001. p. 571

C'est le virage qui ouvre la question de l'être, c'est l'arrêt de l'insistance de ce qui a été attribué à l'Autre, à l'histoire biographique, mais il faut encore un autre temps pour que l'analysant puisse se retrouver face aux marques de jouissance qui ne doivent rien à la vérité. L'affect de ce virage n'est pas l'enthousiasme mais « l'horreur de savoir » et un temps supplémentaire est nécessaire pour qu'il soit possible, au-delà des effets thérapeutiques de l'analyse et au-delà de l'horreur de savoir¹⁴ de donner la preuve que malgré cela, on veuille occuper la place de l'objet « a », du déchet, de la perte, cause d'une analyse pour d'autres. Lacan distingue très clairement « le désir de l'analyste du désir d'être psychanalyste. »⁷⁴

S'il n'y a pas de passe type ni de fin type, par rapport à la relation au temps, nous ne pouvons pas non plus dire qu'il y ait un temps qui mesure le passage de la chute de la fonction de la vérité menteuse à la passe. Il existe toute une sorte de variations allant de celles où il y a un arrêt du temps de la fin ou sa prolongation, son ralentissement ou des « deuils interminables qui peuvent mener à des passes sans fin »¹⁶ ou alors un long temps entre la fin de l'analyse et la passe, temps nécessaire pour boucler la boucle mais il y a aussi la précipitation anticipée.

Il n'y a donc pas de continuité nécessaire entre la fin de l'analyse et la passe. Il n'y a pas de continuité entre l'analyse et l'avènement de l'analyste en tant qu'avènement du réel. Je comprends ainsi la formation de l'analyste proposée par Lacan qui va du long temps que dure une analyse jusqu'à l'acte d'avènement de l'analyste. L'analyste advient du travail avec l'inconscient Réel.

Traduction: Isabelle Cholloux

IV. D'UN DISCOURS À L'AUTRE, GARANTIES ET IMPASSES

De l'impasse d'un discours au Dire Autre: un saut. Y a d'la joie⁷⁵!

Dominique Touchon Fingermann

« ...s'il faut le discours analytique et son vide déterminatif pour regarder notre joie en face... ce n'est pas pour céder ensuite à la sphérophilie d'espérer que la ronde des discours fasse consister un univers qu'il n'y a pas, mais seulement pour permettre à l'analyste de sauter plus librement d'un discours à l'autre. »⁷⁶

1- Dans son prélude Note à la joie, Frédéric Pellion, m'a « passé » le ton d'une réponse possible à la question que pose mon titre.

Il y a une impasse propre à chaque discours, elle tient au fait que la vérité qui l'inaugure ne se retrouve jamais tout à fait dans ce qu'il produit; cette impasse peut relancer le recours à un autre discours pour approcher au mieux ce qui reste en rade. Il n'y a pas de

⁷⁴ Bousseyroux, Michel. *Bouchon du réel et débouché de l'analyse*. Dans Wunsch. p. 34.

⁷⁵ C. Trenet – *Ya d'la joie* – chanson de 1936

⁷⁶ F. Pellion – Prélude à la VI^e Rencontre Internationale d'École disponible sur <http://xcita-if-epfcl.barcelona/pretextos-pr.html>.

continuité d'un discours à l'autre, il faut sauter. Le discours de l'analyste écrit ce saut, car c'est l'objet a, en tant qu'il manque fondamentalement, qui cause ce tour de passe-passe passe qui a la fin produit du Un qui peut bien se tenir tout seul, ce qui renouvelle son lien à l'Autre.

C'est ce saut de l'Un tout seul, pas-sans-l'Autre, qui peut ensuite « permettre à l'analyste de sauter plus librement d'un discours à l'autre. »⁷⁷

Y A D'LA JOIE, comme qui dirait Y A D'L'UN.

Y a d'la joie, quand passe l'analyste après un saut toujours plus ou moins périlleux. Cette grâce de la mise en fonction « de l'analyste » peut donner, pourquoi pas, des airs de saltimbanques, mais surtout nous fait grâce de quelques satisfactions dans nos dispositifs, nos communications, nos liens dans le groupe analytique, nos trouvailles qui frayent l'erre du réel. Cela arrive!

Ou pire... c'est à dire ruminer et s'effrayer à n'en plus finir devant les impasses du groupe (« le micmac entre analystes »⁷⁸), ou plus généralement devant celles du sujet supposé savoir et de sa méprise fondamentale, ou bien encore rester stupéfait devant l'horreur de l'acte dont Lacan nous avertit cependant.

« Quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail? »⁷⁹ L'énoncé de la question comporte une affirmation. Ce qui fait notre travail, c'est l'acte, et Y a d'la joie: pas d'analyste sans enthousiasme⁸⁰, pas d'analyste qui ne sache donner satisfaction aux cas d'urgence⁸¹: joie, enthousiasme, satisfaction, ce n'est pas seulement une question d'humeur, c'est une question d'éthique, dont dépendent les suites logiques de la cure.

Cet affect de passe nous fait de l'effet, le ricochet du YAPAS au Y a d'l'Un, dans les analyses que nous conduisons, dans le dispositif de la passe, dans la transmission, dans un cartel, chaque fois qu'une lettre arrive à destination: un écho dans l'en-corps résonne comme qui dirait Y A D'LA JOIE!

2- Les discours eux, sont des « appareils de jouissance »⁸² que la structure du signifiant détermine: c'est une jouissance toujours en reste. La structure du signifiant qui détermine les discours, fait lien de l'un à l'autre mais ne fait pas rapport sexuel; mais tout aussi bien: le signifiant ne fait pas rapport donc fait lien social⁸³. C'est ce réel qui fait tourner le monde d'un discours à l'autre. Fallait-il encore le prendre au mot!

Chaque discours bute sur un pas-de-sens, une impasse; le produit de chaque appareil rate la vérité de la jouissance, son existence, qui soutenait son dire initial et c'est un autre discours qui révélera son sens raté. Dans chacun quelque chose revient toujours à la même

77 F. Pellion idem

78 J. Lacan – Le Discours du Psychanalyste – Université de Milan le 12 mai 1972 – inédit – Pas-tout Lacan

79 J. Lacan – Allocution sur les psychoses de l'enfant – *Autres Écrits* – Seuil 2001 p. 369

80 J. Lacan – Note Italienne – *Autres Écrits* – Seuil p. 309

81 J. Lacan – Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI – *Autres Écrits* – Seuil 2001

82 J. Lacan – Le Séminaire livre XX Encore – Seuil Paris p. 52

83 J. Lacan – Le Séminaire livre XVIII Seuil – Paris 2006 p. 107 Le discours commence de ce qu'il y ait, là, béance. On ne peut pas en rester là, je veux dire que je me refuse à toute position d'origine, et qu'après tout, rien ne nous empêche de dire que c'est parce que le discours commence que la béance se produit. C'est tout à fait indifférent pour le résultat. Ce qu'il y a de certain, c'est que le discours est impliqué dans la béance et comme il n'y a pas de métalangage, il ne saurait en sortir.

place, et fait que cela ne tourne pas si rond que ça ; pour échapper à l'impasse ou au ronron, il faut donc sauter, faire « ce pas de réel »⁸⁴, pour qu'un Dire autre produise un pas de sens autrement⁸⁵, fonde un autre discours.

Il y a 4 « bonnes » manières pour ce faire, c'est-à-dire, d'un semblant à l'autre précipiter et ordonner un lien nouveau qui donnerait sens à la jouissance : commander, demander le désir, canailler l'astudé, enfin causer, « interpellé le \$ »⁸⁶.

Si chacun des discours implique une éthique propre c'est que chacun propose un traitement de la jouissance, donc du réel, donc du « il n'y a pas » qui règle ses conduites. Celle du psychanalyste met le savoir à la place de la vérité, sa position de l'inconscient comme réel valide son acte et constitue sa garantie.

Le discours psychanalytique, et l'acte qui le signe disposeraient à la joie... comment peut-on jubiler ainsi de faire le rebut ?

La logique de sa structure met en évidence que la trouvaille du signifiant comme Un sans nul autre pareil permet de passer à l'acte et de proposer en suite l'objet a comme un semblant qui cause : « Dans la structure de la méprise du sujet supposé savoir, le psychanalyste pourtant doit trouver la certitude de son acte et la béance qui fait sa loi. »⁸⁷.

C'est dans ce tour de passe-passe que se franchit l'horreur de la butée sur le savoir sans sujet, et passe à l'enthousiasme qui fait acte. Au XVI^e siècle, le « transport divin » que suggère l'étymologie d'enthousiasme dénote le « transport et exaltation du poète sous l'effet de l'inspiration », puis au XVII^e « l'élan poussant à agir avec joie »⁸⁸.

Ce transport inspire notre acte qui donne l'élan, et le souffle à ceux qui choisissent de ne plus seulement soupire et qui s'engagent avec nous dans ce discours où c'est cet objet incommode, rebut de « l'humanité », qui commande.

C'est de l'impasse du sujet supposé savoir et du saut qu'il implique que se fonde la garantie que nous trouvons dans le Discours du Psychanalyste, soit dans « ce qui s'implique du discours analytique, à savoir un tout petit peu meilleur usage du signifiant comme Un. »⁸⁹

3- Dans le monde, dans les cures, comme dans le groupe analytique, les Discours font la ronde, un pas en avant, un pas en arrière, tout va bien tant qu'ils butent, et trébuchent sur leur impuissance car le pire serait de s'engluer dans la peste capitaliste qui contamine tous les liens jusqu'à faire dérailler leur ronde et enrayé « l'appareil de jouissance » qui règle les désirs.

Trébucher sur le réel peut donner l'occasion de sauter, c'est une chance, à prendre ou à laisser, de changer de raison, une chance d'ainsi d'élever l'impuissance à l'impossible,

84 J. Lacan – Radiophonie Autres Écrits – Seuil 2001 p. 444

85 J. Lacan – L'Étourdit – À ceci se touche que le sens ne se produit jamais que de la traduction d'un discours en un autre. p. 480

86 J. Lacan – Le Séminaire Livre XX Encore – Seuil p. 84

87 J. Lacan – La méprise du sujet supposé savoir Autres Écrits Seuil 2001 p. 338

88 Le Robert – Dictionnaire Historique de la Langue Française – Paris 1995 – Alain Rey

89 J. Lacan – Le Discours du Psychanalyste - Discours de Jacques Lacan à l'Université de Milan le 12 mai 1972 – inédit – Pas-tout Lacan

c'est-à-dire faire « le pas de réel »⁹⁰. À quelque chose malheur est bon : « Ce n'est qu'à pousser l'impossible en ses retranchements que l'impuissance prend le pouvoir de faire tourner le patient à l'agent »⁹¹.

Ce « pas de réel » qui peut faire passe, relève de la responsabilité du Discours de l'Analyste, c'est par ce biais qu'il est entré dans la ronde et c'est ainsi qu'il y restera. Le discours du psychanalyste a révélé le sens de celui de l'hystérique et des autres à sa suite ; le pas de sens, l'impasse de son fol espoir, procède du réel de la structure dont l'acte de l'analyste tient lieu : « Notons que ce pas, il l'établit de l'acte même dont il l'avance ; et que c'est au réel, dont ce pas fait fonction, qu'il soumet les discours qu'il met au pas de la synchronie du dit. »⁹²

Chaque passage d'un discours à l'autre est un franchissement, car il se produit depuis son impossible révélé par l'impuissance de sa production. Du pire au dire, disait Lacan ; c'est ce réel qui fait un Dire nouveau s'embarquer dans un nouvel amour c'est-à-dire un nouveau lien, et fonde le changement de Discours : « il y a de l'émergence du discours analytique à chaque franchissement d'un discours à un autre. »⁹³

Le Dire quand il advient, est un événement, un risque, car il faut sauter, sans garantie, mais en lui se fonde le discours qui y fait suite.

Pour sauter, il faut supporter un instant d'être suspendu dans le vide. La nature de l'humain a horreur du vide, mais l'analyste saltimbanque sait s'en faire une raison, qu'on peut bien écrire réson comme Ponge pour en recueillir l'écho. Par delà les banques où les anciens grecs pratiquaient l'usure et le commerce de l'argent, en dépit des banques du Capital, l'analyste saltimbanque pirouette sur ces banques en « interprétant la perte pure à qui ne parie que du père au pire »⁹⁴ et soupire à qui mieux mieux, et pourrait tout compte fait prendre l'erre du réel et y trouver un bon respir.

Y a d' la joie depuis le Discours de l'Analyste car il s'en déduit qu'a prendre en compte l'ensemble vide il peut se nommer comme Un.

Le « micmac entre analystes », « l'obscénité du groupe », les impasses du discours, qui nous chagrinent tant, relèvent du « réel en jeu dans la formation analytique »⁹⁵. Ce savoir là pourrait bien cependant ne pas être oublié ; l'École, soit la passe toujours recommencée, en serait la garantie. La leçon de la passe c'est que Y a d'Un peut faire lien : cela éveille notre curiosité quand nous écoutons l'enseignement des AE.

Cela pourrait nous « inter-esser »⁹⁶ davantage, et faire lien inter-sinthome, comme l'indique Soler⁹⁷, car selon le principe repris par Lacan : plus on est de sainthomes plus on rit⁹⁸.

« Enfin, cette chance, mettons-la sous le signe d'au petit bonheur – encore. »⁹⁹

90 J. Lacan – Radiophonie Autres Écrits – Seuil 2001 p. 444

91 Idem

92 J. Lacan – Radiophonie Autres écrits – Seuil 2001 p. 444

93 J. Lacan – Le Séminaire Livre XX Encore Seuil – p. 21

94 J. Lacan – Télévision Autres Écrits – Seuil 2001 – p. 545

95 J. Lacan – Proposition sur le psychanalyste de l'École – Autres Écrits – Seuil 2001 p. 244

96 J. Lacan – Joyce le sinthome – Autres Écrits – Seuil 2001 p. 545

97 C. Soler Qu'est-ce qui fait lien ? CCP 2011-2012

98 J. Lacan – Télévision Autres Écrits – Seuil 2001 p. 520

99 J. Lacan – Le Séminaire Livre XX Encore Seuil – p. 105

Ce qui ne se garantit pas

Colette Soler

Nous parlons donc encore de la garantie. Je me suis toujours sentie un peu réfractaire sur les interpellations à l'égard de la garantie analytique. Elles ne sont pas d'aujourd'hui, elles ont commencé à l'EFP, l'École de Lacan et sur un ton passablement passionnel avec lequel je n'ai jamais été en phase. Ça m'interroge, mais, je crois que ça provient de ma conviction, très ancienne qu'il n'y a aucune garantie, nulle part, je veux dire dans aucun discours.

Il y a certes des discours où, à la différence de l'analytique on peut définir une compétence, de savoir et/ou d'expérience, à partir d'épreuves de validation. C'est ce qui se passe dans les sciences, et les techniques, et donc les Universités, les Écoles et lieu d'apprentissage divers. D'où la question si actuelle en France des évaluations. L'évaluation a des aspects divers, mais ce qu'elle garantit c'est toujours une compétence. Pas forcément grandiose, pouvoir écrire le français sans faute par exemple c'est une compétence. Bref on peut dans certains discours assurer une compétence mais ça ne fait pas une garantie car elle n'assure jamais de... la performance *hic* et *nunc*. Entre les deux, entre compétence et performance il y a un gap, qui se manifeste dans l'expérience, par exemple par le trac au moment où il faut que la compétence passe à l'acte, et ce gap on le désigne souvent maintenant avec l'expression « erreur humaine », voire faute, pour celui dont la compétence a été validée et si vous êtes un ingénieur qui construit, un chauffeur qui conduit un train, vous être mis en accusation pour défaut de performance.

Eh bien il est exclu qu'on fasse jamais un procès à un analyste pour défaut d'acte analytique. Il arrive qu'un analyste soit mis en procès, certes, par exemple pour exercice illégal s'il n'est ni psychologue ni médecin, mais c'est un procès à l'égard de la loi sociale pas à l'égard de la psychanalyse. C'est tout le problème de ce que Freud et Lacan ont défendu comme « analyse laïc ». Ça tient au fait qu'il n'y a pas d'épreuve possible de validation d'aucune compétence analytique. Je dis cela en terme non analytique, c'est volontaire. Lacan l'a dit de tellement d'autres façons, plus obscures, « Qui est, où est l'analyste... » et encore le désir du psychanalyste, s'y retrouver c'est en être sorti pour de bon, et puis finalement l'analyste relève du pas-tout.

Cette indétermination éclaire bien des phénomènes du monde analytique, ne serait-ce que la valorisation de la durée de l'expérience, autrement dit du fonctionnement, et puis aussi l'aspiration forcenée à se faire reconnaître. Cette aspiration est partout certes, mais ici plus aigüe qu'ailleurs, sauf dans les arts peut-être car elle est appelée comme compensation, voir couverture de la carence en question. En fait cet acharnement est surdéterminé, je ne peux pas développer mais il n'a pas seulement une portée de réassurance subjective, car il est aussi monnayable par ces effets sur ce que l'on nomme, bien symptomatiquement, la « clientèle ».

Mais il y a plus, une aporie: c'est cette indétermination qui rend nécessaire que l'École, – celle du moins qui veut suivre les orientations de Lacan — garantisse ses analystes. Et, parenthèse, aujourd'hui plus que jamais car aujourd'hui on confond toujours plus l'analyste « qui s'autorise » avec celui qui « s'installe » selon l'expression consacrée. D'où ce trait de contraste, qui est bien de notre époque, entre la multiplication galopante du nombre des analystes, et le constat de la baisse du nombre de sujets disposés à l'analyse, voire le déclin de la psychanalyse. C'est bien ce qui avait conduit Lacan à dire qu'il faudrait – il faudrait, conditionnel d'un vœu pieux – qu'à s'autoriser il n'y ait que des analystes.

Donc nécessité de garantir des analystes impossibles à garantir.

L'entreprise se heurte à deux écueils.

D'abord la revendication, qui s'autorise du manque de critères de compétence justement. On connaît son cri « pourquoi l'autre et pas moi ? » et « quels sont vos critères ? ». C'est l'écueil du non consentement. L'esprit du temps, paritaire en diable, l'accentue fortement cet écueil, au point que certains peuvent vouloir supprimer toute garantie d'École, on a connu ça à nos débuts.

Le deuxième écueil est plus masqué, plus sournois mais plus essentiel. Je l'introduis par le propos de Lacan qui, en 76, répondait à l'interpellation sur les critères, en disant, goguenard : « ils ne feront pas mauvais effet, (pas tout de suite) ». Mais aux yeux de qui ? C'est une référence indubitable à l'opinion de groupe, le mauvais effet, celle de la doxa d'époque ou celle de la doxa analytique, il ne le dit pas, mais son propos implique en clair que la commission qui nomme, Lacan en a fait partie pendant 20 ans, n'a pas d'autre boussole.

Commentaire.

Peut-on penser que ce ravalement, par rapport au propos de 67 sur l'AME « qui a fait ses preuves », est dû à l'homme vieillissant, comme on l'a dit de Freud à propos de la pulsion de mort ? On peut sûrement le penser puisque ça s'est formulé, mais cherchons une autre pensée.

Pour cela je regarde du côté des entours théoriques de la date de ce propos. On n'est plus au temps où Lacan avait cru trouver dans le NP une garantie structurale, langagière, susceptible justement de garantir la consistance d'un discours, soit une pseudo universalité. Il a dû en venir à un NP existentiel qui est de l'ordre du dire, du dire qui est père, père des borroméens éventuels, au pluriel. Le qualifier ce dire d'existentiel c'est impliquer plusieurs choses. D'abord qu'il est lui-même une performance, imprévisible, un avènement en quelque sorte, que n'annonce aucune compétence vérifiable, validable. Je pourrais dire : il est causal mais pas causé. Ça ne signifie pas qu'il soit ex-nihilo, il peut avoir des conditions, des entours, mais il ne vient pas de l'Autre grand A, il ne s'hérite pas de lui, ne préside à aucun universel, et relève du Ya d'l'Un, de l'Un-dire comme Lacan l'écrit. Du coup l'opinion vraie, fiction du Ménon de Platon, n'a plus pour nous aucune espèce de signification et ce n'est pas la fiction avec un x du point hors ligne qui le lui rendra. Je renvoie aux deux pages de L'étourdit que Lacan, dès 1972, consacrait à l'opinion.

Voilà qui me ramène au « faire mauvais effet » éventuel de ceux qui ne seront pas retenus selon l'opinion de ceux qui décident. À ceux-là, inutile de leur demander leurs raisons, pas plus qu'à l'acte analytique. L'opinion qui nomme n'en a pas d'autres raisons profondes que les affinités, toujours symptomatiques dans nos termes ou, si je prends les termes d'Emmanuel Kant qui ne fondent que des « jugements de goût ». En quoi, d'ailleurs, il était bien fondé de mettre cette Rencontre d'École sous le signe d'un affect, la joie. Du coup la garantie, une garantie a toujours la même couleur si je puis dire – car je ne peux pas dire la même valeur, et je ne veux pas dire la même odeur – donc, la même couleur que celle de ceux qui garantissent. C'est pareil dans l'art, notez-le, l'art toujours daté, on le sait, et dont on dit bien qu'il reflète son époque. En ce sens détruire Palmyre ou laisser flamber le musée de Rio, relève de l'assassinat.

Une autre façon de dire le « faire mauvais effet », plus terre à terre : une communauté a les AME qu'elle mérite – sans que l'on puisse mesurer ce mérite évidemment. C'est pourquoi j'ai milité pour que l'on desserre, quand il s'agit de proposer des AME que l'on desserre un peu les consistances du groupe des déjà AME.

Quitte à ce qu'il n'y ait pas d'Autre comme dit Lacan à la fin, quitte à ne pouvoir échapper au régime de y a d l'Un, mieux vaut éviter les coagulations des uns et se rapprocher du un par un.

Le dispositif de la passe ne corrige en rien ce que j'ai dit là. Dans la passe, selon les termes de Lacan dont j'essaie de ne pas trop m'éloigner, on ne sanctionne aucune compétence, mais une performance. Pas quelconque, une performance de transmission. On peut discuter de ce qui est à transmettre, le virage de passe, la fin de l'analyse, l'UN dire du passant, etc. la doxa évolue à ce niveau, mais ce qui est sûr c'est qu'il s'agit d'une performance de transmission qui, comme celle du mot d'esprit est censée passer selon Lacan justement par un effet produit sur l'autre, en premier lieu sur la plaque sensible des passeurs qui font passer l'effet, l'effect, reçu. Alors, là encore, inutile de demander leurs raisons raisonnantes aux cartels.

Au final, dans ce dispositif, on va donc parier sur ceux qui pensent avoir capté quelque chose de leur propre analyse, première performance et qui parviennent à le faire passer, deuxième performance. C'est un pari car une performance ne garantit jamais que d'autres suivront. Elle ne sont que possibles les suivantes, ce qui veut dire exactement qu'elle peuvent ne pas se produire.

Je conclus. Cette dominance partout de l'Un-dire performatif, reconnue puis développée à partir de la fin de L'étourdit, a évidemment des conséquences sur ce que nous pouvons considérer comme une clinique analytique et elle change notamment la visée de l'interprétation. Elle n'annule certes pas les élaborations structurales et logiciennes antérieures que nous connaissons mieux, de la structure de langage à celle de discours, mais cette dominance déplace de beaucoup, sans l'annuler, quoi donc ? la valeur causale du seul dire de la vérité qui fait l'étoffe de ce que nous appelons depuis Freud, la clinique. Ce déplacement de l'accent mis sur la vérité vers l'Un-dire performatif – qui est un réel – est un transfert épistémique majeur dans l'enseignement de Lacan, l'homme du mathème, dont je crois que nous n'avons pas pris la mesure mais dont les conséquences sont pratiques, bien concrètes si on l'en croit. La preuve par l'AME qui ne fait « pas mauvais effet » et par le passant qui, lui, a fait de l'effet.

Le discours analytique en tant que garant de l'hystérisation de l'analysant

Gabriel Lombardi

L'effort d'effacer les particularités du sujet

Dans les dernières décennies, le psychiatre est devenu un technicien qui fournit des psychotropes ; il aspire maintenant, pour des raisons économiques, à maîtriser les dispositifs coûteux de la neuropsychiatrie dégénérative. Avec l'augmentation de l'âge de la population,

les investissements en santé passent du « psi » aux « neuro », neuro-immuno-endocrinologie et tant d'autres. Le psychiatre paye le prix d'avoir éliminé des DSM des termes comme *hystérie*, *paranoïa* et *passion*, ce dernier concept étant morcelé dans l'American Psychiatric Association en humour, émotion et affect.

Qu'ont-elles en commun ces catégories? Ce sont des types de symptôme ou de disposition ou diathèse dans lesquels le sujet, spécifiquement, veut être écouté. Ceux qui présentent d'autres types cliniques tels qu'un *panic attack*, cherchent d'urgence des médicaments sédatifs, « ce ne étais pas rien ». Le paranoïaque, en revanche, veut être écouté, que son délire soit enregistré par une oreille attentive, qu'il reste écrit quelque part. Le passionné cherche l'impact chez l'Autre. Le sujet hystérique essaye – et il y arrive souvent – de faire un lien social avec son symptôme. L'expression de Colette Soler: « le désir de psychanalyse », désir d'être écouté analytiquement, semble opportune dans ces cas.

Le fait que la psychanalyse s'intéresse à la singularité est une évidence qui invite à délirer, puisque – cette auteure l'affirme avec ironie – nous sommes tous singuliers. Donc il y a pour moi une distinction à faire entre les semblants de singularité, et une autre singularité qui exige passer par quelques particuliers gênants, qui remettent en question la manière d'employer le diagnostic par une communauté comme la nôtre.

La place de l'hystérie en psychanalyse

Je vous propose de retourner sur la place si singulière qu'occupe l'hystérie, en psychanalyse, parmi les types cliniques. Elle fut située par Freud et Lacan de différentes manières cohérentes entre elles. Le premier détecta en elle un *mode de communication* avec ses partenaires au moyen d'un symptôme inscrit dans le corps. À partir de Freud et ses cas, Lacan proposa l'hystérie directement comme un *discours*, un *lien social* dont il résuma la structure de cette façon: l'hystérique fait lien social avec son symptôme, c'est-à-dire avec sa division de sujet $\$$, en relâchant l'identification avec le signifiant S_1 de son partenaire libidinal, à qui l'hystérique interroge et pousse au travail et à produire du savoir, un savoir qui, de toutes manières, résulte impuissant pour situer ce que le sujet croit valoir dans le désir de cet Autre. Cette interrogation reste une question, et explique son affinité invocante avec le discours de l'analyste.

Après avoir échoué dans la vie avec d'autres S_1 , l'hystérique aspire au fait que son interrogation s'écoute, et l'analyste, s'il l'est vraiment, reçoit cette question et peut la tolérer, s'y concerner et donner une réponse, en permettant au moins le développement de la question. Pour que cela arrive, il se sert de l'opération de la vérité, qui facilite un tournant de discours, de manière que le questionneur [*preguntón*] se mette à travailler dans le discours analytique ($a \rightarrow \$$), causé par ce qu'était l'objet qui résume l'impuissance du savoir. Ce mouvement mène le « désir de psychanalyse » à l'analyse tout court. Très nettement, car le type clinique hystérique permet de connecter le symptôme et la structure avec certitude, en manifestant « un réel proche du discours scientifique », selon ce que Lacan suggère dans *Autres écrits*.

De toute façon, on sait bien que la psychanalyse s'applique aussi à des sujets dont le type clinique de symptôme n'est pas social, et aux symptômes qui ne s'articulent pas aussi clairement dans la structure comme dans le cas de la belle bouchère ou celui de Dora. À par-

tir des élaborations de Freud, qui signalent *un noyau conversif dans la névrose obsessionnelle, et celles de Lacan, qui montrent que la structure transférentielle de la paranoïa, et les plaques tournantes et les va-et-vient [objet/sujet] typiques de la perversion*, nous pouvons comprendre que l'analyse ne soit offerte pas offerte seulement au sujet hystérique, et que la psychanalyse soit « inclusive », comme on dit.

À condition de se destituer en tant que sujet jusqu'à obtenir une « soumission entière à toutes les positions subjectives » du paranoïaque, l'analyste peut l'accueillir, gagner sa confiance, sa complicité même, afin qu'il puisse ouvrir son inconscient et qu'il se divise, qu'il pleure en séance, et qu'il passe éventuellement des rêves de persécution aux rêves d'insatisfaction. Et qu'il reprenne sa vie, son travail et quelques liens d'amitié et d'amour, à sa manière.

Quant au sujet de la perversion, à condition d'admettre les séductions initiales de plaque tournante qu'il propose, l'analyste peut l'accueillir comme analysant aussi. Particulièrement, quand il est « sorti du placard », quand il s'est auto-autorisé et auto-dépathologisé, cet analysant aime partager ses secrets, même s'il en a un peu honte, et son récit laisse de virer vers le passage à l'acte qu'il avait au début, virage typique et très justement signalé par Serge André dans *L'imposture perverse*. Son rapport particulier avec le refoulement et la culpabilité se révèle radicalement différent de la psychose sans refoulement, et aussi de la névrose, où le refoulement agit autrement, en accentuant le *fading* du sujet dans le fantasme. Le pervers, en revanche, s'affirme facilement avec la mise en scène de l'objet – deux modes divers de l'auto-traitement de la division subjective au moyen du fantasme.

De la singularité sauvage à la singularisation analytique

Nous sommes tous singuliers, les plus adaptés à la norme, mais aussi « ce.tte jeune gros.se » [*chique gorde*]¹⁰⁰ aux cheveux fuchsia et allure soigneusement négligée, qui s'autodéfinit en tant que *queer*, désignation générique et paradoxale qui choisissent les « bizarres » [*les rares*]. Mais, attention ! L'obsessionnel aussi se considère très singulier, parce qu'il ne communique pas son symptôme avec les autres ; et aussi le paranoïaque dont le cas est, évidemment, exceptionnel ; et le schizophrène qui incarne plusieurs cas incompatibles à la fois ; et aussi le mélancolique, si singulier qu'il ne fait aucun cas. Aucune d'entre elles ne constitue une singularité vérifiée analytiquement ; pour l'instant, elles ne sont que des particuliers qui ne sont pas encore passés par l'hystérisation recommandée par Lacan pour entrer en analyse ; il affirme dans *L'envers de la psychanalyse* :

Il y a le discours de l'analyste, et cela ne se confond pas avec le discours psychanalytant, avec le discours tenu effectivement dans l'expérience analytique. Ce que l'analyste institue comme expérience analytique peut se dire simplement – c'est l'hystérisation du discours. Autrement dit, c'est l'introduction structurelle, par des conditions d'artifice, du discours de l'hystérique.

D'où on peut déduire que :

1 - La méthode analytique ne se réduit pas à un seul lien social, c'est plutôt une pratique de changement de discours. L'analyste, à partir de son discours, intervient en interpellant le sujet divisé, pris dans son symptôme en tant que patient et agent simultanés ($a \rightarrow \$$), en

100 C'est le langage « politiquement inclusif » utilisé actuellement en Argentine qui efface la marque de genre.

l'incitant ainsi à se rebeller/se révéler et à répondre à partir du discours hystérique.

2 - Lacan ne dit pas que l'analysant, pour le devenir, doit être préalablement hystérique. Quel que soit son type clinique préalable, l'analysant tend à répondre à partir de son symptôme hystérisé, vectorisé vers l'Autre par le transfert: symptôme questionneur [*preguntón*] cherchant à épuiser les réponses de l'Autre, et finalement ironique, ce qui attaque le lien social analytique. L'analyste doit non seulement canaliser, mais obtenir effectivement de l'analysant une réponse à partir du discours « scientifique » de l'hystérie, réponse qui se fait à partir d'une position de sujet divisé, favorisant un contexte heuristique ou de découverte, dans les termes de Reichenbach. Le changement de discours hystérique-analytique est essentiel au jeu analytique, au *body storming* analytique.

La trajectoire de l'entrée en analyse va donc généralement du transfert sauvage (hystérie, acting out, passage à l'acte, délire, destitution sauvage de l'angoisse) à la réponse/question hystérique induite analytiquement. Cette séquence, cet aller et venir entre, au moins, deux discours, pousse à la résolution de la cure.

D'une manière cohérente, à la fin de l'expérience de l'analyse, avec le sujet supposé savoir déjà épuisé, Lacan propose dans sa « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI » :

Maintenant, soit sur le tard, j'y mets mon grain de sel: fait d'hystoire, autant dire d'hystérie: celle de mes collègues en l'occasion, cas infime, mais où je me trouvais pris d'aventure pour m'être intéressé à quelqu'un qui m'a fait glisser jusqu'à eux m'avoit imposé Freud, l'Aimée de mathèse.

La séquence est donc: Aimée envoya Lacan, psychiatre, à s'analyser; ce dernier rencontra les hystériques de l'IPA, particulièrement Lowenstein, et à partir de cette rencontre, il devint cet analyste avec tant de possibilités de parler et d'enseigner à partir du discours hystérique, parmi d'autres.

Hystorisation et préhistoire du symptôme

En résumé, le discours analytique garantit l'hystérisation du discours de l'analysant, quel que soit son type clinique du départ. Il garantit pour celui qui cherche que son dire brisé soit écouté, la rencontre d'un partenaire pouvant le faire, et il peut même lui permettre d'instituer un dire.

Le passage par le discours hystérique semble homogénéiser la clinique, effet évident dans le dispositif de la passe. Le propre Lacan supposa que la passe implique « s'hystoriser de lui-même », en biaisant toute finesse clinique vers l'hystérie, et en camouflant dans plusieurs cas la position préalable à cette *hystorisation*, la *préhystoire* qui, cependant, ne reste pas complètement oubliée dans une *préhistoire*. La *préhystérie* n'est pas une préhistoire.

Bien qu'il produise une déconnexion entre la passe et la clinique, l'hypothèse *hystérisation-hystorisation* est cohérente avec d'autres affirmations de Lacan :

- Il y a des types de symptôme, il y a une clinique, mais elle précède le discours analytique.

- Le fait que les types cliniques répondent à la structure, c'est quelque chose qui peut être écrite rapidement, mais non pas sans vacillations. Il n'est pas vrai ni transmissible que par le discours hystérique.

- Le discours scientifique est proche du discours hystérique.

Je conclus avec une note personnelle. Ainsi que l'hystérisation est un bien pour la cure, c'est vraiment dommage, à mon avis, que la « psycho » -analyse se réduise à une hystérisation du monde en visant le fait que ce qui est *préhystérique* n'existe plus. C'est comme atténuer le monde. Car les pulsions et les désirs qui subsistent dans d'autres types cliniques, même si moins sociaux et inoffensifs, ce sont ceux qui changent le monde : dans la science, dans la technologie, dans l'art. La psychanalyse aurait beaucoup à dire à ce propos. Peut-être, à Pereira, 2019...

TEXTES DU SYMPOSIUM

Le 12 Septembre 2018

Le Symposium a réuni un nombre important de membres.

Nous avons pu retravailler certains points de difficultés.

L'ensemble du débat a été développé dans l'Échos numéro 13.

Sept membres du CIG ont proposé d'intervenir brièvement sur des points précis que l'expérience des passes dans le CIG leur a appris. Ce sont ces courts textes que nous publions dans ce numéro de *Wunsch*.

Points de suspension

Sandra Berta

*Alors, marquer quelque chose, un point, un point de suspension
(Lacan, 21/06/1972)*

C'est ma première expérience avec le CIG. Expérience sans précédents. Les rencontres avec les passeurs, les débats dans les cartels, le travail dans l'*intension* ont un effet d'enseignement avec ou sans nomination. Quelque chose affecte les différentes instances du dispositif de la passe, c'est un effet qui se répand.

Les trois points de suspension « ... » ou la suspension – ponctuation dans sa progression – renvoient au temps logique ainsi qu'à la suspension de la séance ; pour le premier, l'assertion de la certitude anticipée ; pour la seconde, la scansion du sens.

Je voulais parler aujourd'hui d'une suspension qui ne conduit plus à de fausses pistes ou à des chemins erronés, ces derniers étant la stratégie du *parlêtre* face à l'horreur de savoir.

En 1975, Lacan, en suivant les pas de Freud, soulignait que « l'analyste devait prendre appui, d'y conforter ce qu'il tient de sa propre analyse : c'est-à-dire à savoir pas tant ce à quoi

elle a servi, que de quoi elle s'est servie ». ¹⁰¹

Pas tellement *ce à quoi...*, mais *de quoi...*

De quoi se sert l'analyste dans une analyse, la sienne, sinon de l'expérience de l'inconscient réel qui se vectorise borroméennement? À chaque instant de virage, c'est *la présence de l'inconscient réel*, hors sens, qui est mise à jour. Le sujet supposé savoir se tient en porte-à-faux à cause de ce réel.

« *De quoi* elle s'est servie » exige la transmission de ce qu'une analyse a produit. Autrement dit, de ce qu'une analyse a produit chez celui qui décide d'en témoigner. Ce n'est pas seulement dans la passe que cela est en jeu. Le cartel, cependant, fait un travail qui a cette question comme toile de fond.

En raison de l'expérience, je renvoie aux points de suspension et à la suspension de certains points en jeu, soit par le chavirement du fantasme, soit par le point d'arrêt qu'elle offre *après-coup* sur une lecture du passant de ce que son analyse a produit. Ces trois points, Lacan les a soulignés dans « ...ou pire ». Points qui ne sont pas des résistances au virage de la passe et/ou à la fin. Suspension ponctuée, antichambre du temps de la fin. Suspension qui troue la temporalité du moment de conclure et qui passe (parfois) aux passeurs, ce temps de suspension et de scansion se *fait dire*. Trois points – « ... » – dans lesquels Lacan désignait la fonction de l'objet a – décomplétude et cause –, et ajoutait qu'ils opèrent dans la finesse des champs de jouissance.

Cette suspension est l'indice d'une « dé-tension » au cours d'une analyse — moment où le manque de précision trouve chance de chiffrer ce quelque chose d'indicible qui se détache de tout ce qui a été dit, mais qui évoque aussi, en produisant cet effet de surprise, la question de la intension : de quoi elle s'est servie. Cela nous est parvenu par les passeurs et il y a eu l'occasion de se centrer sur ces points de suspension, de pêcher l'opacité de ce moment et d'en suivre les effets.

Suspension, donc, dans l'opacité qui n'admet pas de stratégie, mais qui provoque des vertiges, et qui s'en suit après un virage : « entre savoir et jouissance il y a un littoral, qui ne vire au littéral qu'à ce que ce virage, vous puissiez le prendre le même à tout instant. C'est de ça seulement que vous pouvez vous tenir pour agent qui le soutienne ». ¹⁰² Suspension qui, au lieu de nouer la contingence au nécessaire, la dénoue. Après cela, les rêves en cascade, le temps de la fin, les détails des changements dans le niveau de jouissance et la décision de conclure.

Cette suspension, index du virage-moment de passe, nous a été transmise, provoquant une surprise discrètement partagée dans chaque cartel – discrètement au moment de la rencontre avec les passeurs, car après, la nomination a l'effet de la joie. Le cartel travaille par la chance de nomination.

Ceci... Après tout, dans le dispositif de la passe, ce qui est en question c'est l'intransmissible d'un savoir. Quelque chose alors qui revenait aux passants, maintenant AE, qui, nous le parions, donneront leurs contributions, feront leurs ponctuations, pour une École. Ponctuations pas étrangères à ce moment de suspension.

101 Nous tentons de rendre par ce néologisme l'équivoque volontaire qui fut celle d'une passante hispanophone entre /detension/ (baisse de tension) et /detención/ (détention).

102 LACAN, J. (1970-71). *Le séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, leçon du 12 mai 1971.

Passé et point de capiton dans la psychose

Jean-Pierre Drapier

C'est ma deuxième expérience de membre du CIG et donc des cartels de la passe. À 6 ans d'intervalle, toujours le même affect d'enthousiasme, la même admiration pour les effets de l'analyse et la même conviction de l'intérêt de ce dispositif, certes pour notre École, mais au-delà pour la communauté analytique. Et cela même en dehors de la satisfaction de nommer ou non des AE : le chemin est tout aussi intéressant que le but du voyage.

Disons d'abord que voir les choses ainsi permet déjà de ne pas confondre le dispositif instances, ses arcanes, son parcours -de la demande (au dispositif épistémique local) à la réponse (du CIG) en passant par la transmission (aux passeurs), ne pas confondre cela et la passe comme moment, virage à l'analyste, celui qui se fait objet.

De même, il y a intérêt à sérier plus précisément moment de passe et fin d'analyse, fin d'analyse et chute du sujet supposé savoir : l'analyse continue au-delà de cette chute et si la fin peut être assimilée à savoir y faire avec son symptôme, à savoir comment on est plié et se débrouiller avec ses plis pour en être moins encombré, la passe à l'analyste est le moment où le sujet abandonne les oripeaux qui habillent l'objet et s'aperçoit de sa fonction de division. C'est une rencontre avec un réel.

Au cours de mes 4 ans de CIG, j'ai entendu 14 passes dont, inévitablement, un certain nombre qui concernaient des sujets de structure psychotique. Ce qui m'a frappé c'est que dans ces cas (mais pas seulement), analyse finie ou pas, il ne s'agissait pas d'abandonner mais de donner, de faire don à l'École, en collant à la doxa, en construisant par la théorie sa passe, le don d'un cursus exemplaire, enthousiasme de fin inclus.

Et cela a une logique : pour ces sujets, la cure analytique a des effets remarquables, leur permet de construire une suppléance, je dirai plutôt est une suppléance, un quatrième rond qui fait tenir les trois autres, une mise en ordre de la réalité, du sens mis en permanence sur une réalité chancelante. Le statut d'analyste, parfois pris très précocement, est alors un point de capiton, un signifiant qui vient fixer cette suppléance, permet au sujet de fonctionner, non pas en dehors de l'analyse, mais en dehors de sa cure. Peut-être des analystes très attachés au sens, à donner du sens mais avec qui des analysants peuvent faire un bout de chemin. Après tout si, comme l'affirme Lacan dans « L'agressivité en psychanalyse », la maïeutique analytique consiste à induire chez le sujet une paranoïa dirigée, ces analystes-là ne doivent pas être inégaux aux névrosés.

Demander à faire la passe, c'est une autre manière de capitonner cette construction en demandant à l'Autre de l'École, incarné alors dans le CIG, d'authentifier cet « être analyste ». Certes, ce positionnement imaginaire du dispositif, indique un Autre qui continue à consister rendant la demande de passe caduque de facto mais a le mérite néanmoins d'indiquer un embarras du sujet ou en tout cas un désir du sujet d'échapper à un « nommé à » la psychanalyse qui pourrait le faire décompenser. Il a aussi le mérite comme n'importe quelle passe-procédure de re-construire après-coup la cure, d'en consolider les linéaments, de montrer les effets thérapeutiques et didactiques de cette cure, le savoir engrangé (mais

alors confondu avec la Vérité). Quelle que soit la structure de l'analysant ce qui est mis en avant c'est l'hystérisation comme modalité d'interrogation de l'Autre à partir du lien social promu par le Discours Analytique. Ce qui est très enseignant dans la position de cartellisant de la passe c'est de recueillir cette hystérisation dans un court laps de temps, d'entendre en accéléré ce que nous connaissons par ailleurs dans notre travail d'analyste étalé sur des années et des années et des centaines de séances. Et de l'entendre d'une place différente, pas celle de l'analyste pris dans le procès de la cure mais celle d'un participant, avec les collègues du CIG, le passant et les passeurs, à une expérience témoignant hors-cure de ce qui se passe dans une cure. Hors-cure mais au plus près de la clinique.

Évidemment, la confusion savoir/vérité, le cimentage par la théorie et la doxa, s'ils ont le mérite d'appareiller le sujet ne permettent pas de conclure qu'il y a eu un moment de passe à l'analyste: s'ils donnent une assise au sujet, et c'est là un résultat remarquable, ils sont loin du laisser choir attendu pour une nomination. Mais n'oublions pas qu'avec la passe (procédure), s'il s'agit de recueillir par un témoignage ce qui se passe (action) dans la passe (moment) à l'analyste, il ne s'agit pas de porter un jugement sur le sujet ni sur sa capacité à être analyste. Je rejoins ainsi la question soulevée par Gabriel Lombardi dans Wunsch n°18 et qui me servira de conclusion: « Une critique du jugement analytique me semble obligatoire pour éviter de penser que nous devons tout à la névrose, donnant ainsi à croire que c'est la meilleure sinon la seule structure acceptable pour l'analyste ».

Quand la vie prend le dessus

Carme Dueñas

Être dans le CIG et pouvoir écouter ce que les passeurs font passer de ce qu'a été la trajectoire d'une analyse est une expérience nouvelle lors de chaque passe. Chaque analyse est unique et ce qui est transmis est toujours articulé à la logique propre à chaque cure.

Pourtant, dans les passes où l'on a pu cerner la transmission d'un désir inédit, j'ai aussi pu écouter ce que nous pourrions appeler un effet « vivifiant » de l'analyse, un effet sur le sentiment de la vie chez les sujets qui ont réussi un traitement différent du réel propre à chacun.

C'est le réel qui permet de « dénouer effectivement ce dont le symptôme consiste, à savoir un nœud de signifiants » dit Lacan dans *Télévision*¹⁰³. Dénouer des chaînes faites avec de la matière signifiante, non pas de sens mais de joui-sens. Dénouer pour mettre fin au déchiffrage, à la recherche de la « vérité-menteuse » et assumer qu'il y a un plafond, un impossible à dire et à savoir. L'impossibilité d'aller au-delà dans le déchiffrage produit une satisfaction qui permet au sujet d'arrêter de croire en la vérité et produit un virage, celui d'une jouissance mortifère liée à l'identification à l'objet pulsionnel à une jouissance articulée à de la joie de vivre et à la possibilité d'occuper la place d'objet cause pour ses analysants.

On vérifie dans la Passe que c'est à partir du moment où l'on peut expérimenter quelque chose du Réel que ce virage est possible. Sortir de l'imaginaire, épurer le sens

103 J. Lacan « Télévision », *Autres Écrits*, p. 516.

du symptôme, situer l'émergence précoce d'un symptôme dans le corps, quand tout cela produit un relâchement du nœud jusqu'alors consolidé, cela peut permettre d'attraper quelque chose de ce qui marqua l'être. Pour quelques cas, cela a été un lapsus, dans d'autres un rêve ou une série de rêves, ou une interprétation qui a un effet révélateur, ce qui a rendu propice le dénouage, mais en tous cas il y a pour le passant un effet de « certitude », quelque chose qui a une signification essentielle qui le concerne et met un point final à la jouissance du déchiffrement.

À partir de là, on ne jouit plus du symptôme mais apparaît un nouveau savoir-faire avec le symptôme, un traitement du réel différent qui permet au sujet d'arrêter de souffrir et de mettre ce réel au service de la vie. Cela offre également une nouvelle position dans l'écoute clinique, pouvoir occuper la place de l'analyste.

Quelque chose du réel demeure à la fin de l'analyse, en n'étant plus articulé à aucune identification mais à quelque chose du corps propre, une marque de jouissance originaire qui ne peut pas se réduire.

Les points d'arrêt, l'impossibilité d'aller au-delà dans le déchiffrement, la rencontre avec le réel marquent la limite de l'impossible à élucider et permettent de mettre fin à la dérive infinie du sens, au « mirage de la vérité ». Une rencontre avec le réel qui permet au sujet de modifier sa relation à la jouissance et de parier sur la vie.

Traduction : Isabelle Cholloux

Précision et imprécisable

Marie-Noëlle Jacob-Duvernet

Au cours de ce CIG j'ai écouté des passes dans le prolongement immédiat de la mienne et de ma nomination en 2016.

La passe est un témoignage de ce que l'on peut et de ce que l'on veut. On ne peut dire que quelques bouts, on ne peut pas plus avec le réel, mais on choisit aussi de dire ou de ne pas dire.

J'interroge ce choix qui va de l'allusif au précis, les passes étant manifestement très différentes sur ce point. C'est évidemment pour chaque passant une affaire de style puisque rien ne se prédique avec l'approche du réel.

Quand on évoque la précision, on pense à la différence qu'effectue Lacan dans le Sinthome entre le montrer et le démontrer. Ce qui se montre n'est qu'une apparence et il s'agit de s'en défaire dans une démonstration. Mais ça n'est pas une démonstration qui perpétuerait le bla-bla à l'infini mais une précision pour éviter. Une précision pour sortir de l'évidence de ce qui se montre trop facilement dans l'imaginaire.

Je trouve que cette affaire n'est pas du tout facile à comprendre ou plutôt que comprendre il s'agit que cette affaire rentre dans l'expérience. C'est manifestement ce qui est

resté le plus vif de ma passe. Je le dirai ainsi aujourd'hui, ce qui a fait passe est le moment de retournement de la précision en imprécisable.

Pour l'illustrer je reprends le témoignage d'une passante nommée AE très éclairant sur ce point. Il s'agit d'un rêve, elle rêve que l'analyste n'arrivera pas à l'heure puisqu'il a une réunion. Elle se réveille pour dire qu'il n'y a pas d'angoisse.

« Ce qui tombe, dit Julieta de Battista, est la supposition de précision ». Cette phrase témoigne d'un changement du rapport au temps qui cesse d'être angoissant, il n'y a pas d'heure juste, il n'y a pas l'heure juste attribuée à l'analyste.

Il y a aussi que la précision cesse d'être supposée. Que la précision est cet effort jusqu'à son évidement jusqu'à ce point où l'on ne sait pas tout à fait ni ce que l'on dit ni ce qui sera entendu, ça échappe. Une précision qui rencontre son point de retournement, son point d'impossible, l'imprécisable.

Passe et Witz

Agnès Metton

Si la passe peut être une expérience « absolument bouleversante »¹⁰⁴ pour celui qui s'y offre, si l'impact sur les passeurs a également tout son poids, la surprise pour moi est venue de l'effet de la passe sur le cartel lui-même.

Le cartel est en relation indirecte aux dires du passant, puisque le témoignage est médié par les passeurs. Le cartel n'est pourtant pas sans être lui aussi vivement atteint par le témoignage, surtout quand s'en détachent des index de fin d'analyse ou de passe, les deux temps méritant distinction.

Déjà, à chaque passe, il y a l'intérêt manifeste des membres du cartel à l'écoute des témoignages, et leur plaisir à travailler collectivement sur le cœur de ce qui les réunit dans l'École. Ce qui se recueille du travail de la cure et ce qui s'en déduit vient actualiser, attiser la mobilisation de chacun sur l'expérience chaque fois unique qu'est une psychanalyse. Même l'effet thérapeutique, qui n'est pas la visée de l'acte analytique, n'est pas dédaigné.

Mais de surcroît, dans les cas où il y a nomination, en tout cas dans les deux cartels qui ont nommé et auxquels j'ai participé, il s'est produit une animation supplémentaire. À chaque fois le cartel a été stimulé, poussé à poursuivre l'élaboration au-delà des données de la transmission, à reprendre par exemple ce qu'il en est du savoir venant cerner la jouissance, là même où le passant ne l'a pas encore forcément mis en forme : d'ailleurs, si la question du franchissement de l'horreur de savoir avait été traitée par le passant de façon trop pensée, trop « dogmatiquement normalisée », il n'est pas sûr qu'elle ait emporté la conviction. Alors que précisément, c'est à partir d'un aperçu qui vient bousculer, étonner que, dans un mixte d'intime conviction et d'élaboration collective, se forme dans le cartel l'idée que passe il y a et que du psychanalyste se déduit de l'expérience. Et la décision de nommer qui s'ensuit, apporte de la satisfaction au cartel, sur un mode plutôt joyeux, pour résonner avec le sous-titre de nos journées d'École.

104 J. LACAN, Intervention sur la passe, 3 nov, Lettres de l'École freudienne, 1975, n°15, p. 185-193

Mais peut-on dire ce qui est aperçu ? bien sûr des articulations de l'histoire de la cure, quelque chose qui s'en isole, et comment cela se discerne et se cerne, que soient repérés des éléments de la fin de l'analyse ou des éléments du choix vers le désir du psychanalyste, souvent plus difficiles à distinguer. Et au-delà du contenu, notons l'effet de ce qui est aperçu : cela retentit en surprise. Surprise par exemple de voir s'extraire ce signifiant qui fixe la jouissance, surprise toujours de la réduction de l'analyse à finalement si peu de chose, surprise encore de l'efficace incroyable de ce si peu de chose à transformer une vie quand le sujet lui-même s'y réduit. Et cette surprise est revigorante.

Lacan nous avait exposé en novembre 1975 que « cette passe... tout d'un coup, [pour le passant] met en relief, comme peut le faire un éclair, une certaine partie d'ombre de son analyse »¹⁰⁵, après avoir situé à partir d'Héraclite que l'éclair démontre le principe de l'hétérogénéité entre les choses. Ce sont les ricochets, les échos, ou les répliques de cet éclair qui viennent atteindre le cartel qui nomme.

L'éclair nous ramène à la proposition de 67. « Qui verra donc que ma proposition se forme du modèle du trait d'esprit, du rôle de la *dritte Person*?¹⁰⁶ » Comme la *dritte Person* est la condition de validation, d'authentification du mot d'esprit, le cartel -parce qu'en position tierce- est l'élément nécessaire à sanctionner, à acter la passe, c'est à lui que le témoignage est adressé au-delà de l'échange entre passant et passeurs.

J'ai plus haut parlé du plaisir du cartel à fonctionner, et ailleurs de la vivacité¹⁰⁷ qui s'empare du cartel quand les conditions de nomination sont réunies, et cela aussi peut s'articuler à l'analogie avec le trait d'esprit, car le trait d'esprit provoque du plaisir. Satisfaction à avoir vu, l'espace de quelques éclairs, de quoi vérifier les croyances en l'inconscient, de quoi confirmer l'incontournable et l'intraitable du réel, d'avoir entrevu dans la passe la place de ce qui n'y est pas, tout comme la « pointe du trait d'esprit désigne, et toujours à côté, ce qui n'est vu qu'en regardant ailleurs. »¹⁰⁸ Satisfaction encore de presque toucher, par fragments, comment le passant à la fois s'arrange de l'insupportable et peut en définir un nouveau désir. Plaisir aussi à ressentir que le désir du cartel -du groupe et de chacun-, ce désir que le savoir sur la psychanalyse continue à se tisser, s'en trouve avivé, éperonné. Car si le témoignage de passe a transmis quelque chose au cartel, il est clair également qu'il laisse encore à désirer au meilleur sens du terme, qui est que par là il offre un supplément de désir. Et c'est le sens de la nomination : une attente, un espoir pour l'expansion du DA, le souhait que ce que le cartel a entendu émerger de la passe se poursuive encore en progrès élaboratif, et cette fois, au bénéfice de toute l'École.

Passe et temps

Frédéric Pellion

Entre autre vertu, la passe a celle de nous faire sentir que l'idée d'un temps de l'ana-

105 Idem

106 J. LACAN, Discours à l'EFPP, dec 67, *Autres Écrits*, Seuil, 2001, p. 265

107 A. METTON, *Sur le vif du cartel de la passe*, Echos n°11, dec 2017

108 J. LACAN, *Les formations de l'inconscient*, Seuil, 1998, p. 25

lyse qui serait d'une quelconque manière mesurable – c'est-à-dire, selon un repère ou un autre, linéaire – est une idée fausse.

Cette idée fausse va de pair, il me semble, avec l'illusion d'une terminaison naturelle de l'analyse, qui la ferait aller d'elle-même vers son terme, vers sa destination — sauf à rencontrer les obstacles amenés par l'analysant, ou l'analyste, ou les deux.

Pourtant, les accidents des personnes et les contraintes de la structure sont deux choses distinctes.

Je note d'ailleurs que la célèbre séquence décrite par Lacan dans son texte sur « Le temps logique » (É, 197-213¹⁰⁹), à être prise au pied de la lettre chronologique, peut accréditer cette idée fausse.

Nous pourrions pourtant être alertés par le terme « sophisme » que Lacan y accole.

Une règle implicite veut que notre communauté laisse à chacun, et en particulier aux AE, le soin de commenter, s'ils le souhaitent, leur propre cure.

Néanmoins, pour appuyer mon propos, je vais tenter de présenter, puis de rapprocher, deux exemples de la non-linéarité du temps de l'analyse qui me sont apparus particulièrement probants dans deux des témoignages de passe que notre CIG 2016-2018 a écoutés.

Premier témoignage

Un trait particulièrement saillant, la latence : une remarque de l'analyste indique, au moment où la première analyse touche à sa fin, la possibilité de la passe ; puis, pendant une longue durée intermédiaire — temps hors cure mais nullement hors transfert —, le signifiant /passe/ parcourt les nuances de l'interrogation ; une seconde séquence analytique, avec un autre analyste, réduit ensuite ces nuances à leur « couleur-de-vide » (É, 851) ; avant qu'enfin, encore quelques années après, la passante, après avoir approché de plus près le dispositif et produit une pensée épissant les signifiants du symptôme d'entrée à la signification de l'acte, traverse le gué de la demande de passe.

Rétroactivement, le signifiant /passe/ aura ainsi orienté l'avenir, à la fois analysant et analytique, de la passante.

Second témoignage

Il accentue autre chose, une sorte d'enroulement l'un sur l'autre des moments de stase, voire de butée, de l'analyse personnelle, et des étapes du perfectionnement¹¹⁰ du désir de l'analyste.

Le temps perdu ici est gagné là, et de fait, la séquence de séparation avec le dernier analyste met en jeu l'impossibilité de s'accorder sur une égale mesure du temps.

Ces deux témoignages ont donné lieu à une nomination.

109 Les références aux *Écrits* (Lacan, Jacques. *Écrits*. Paris : Seuil ; 1966) sont notées par É suivi du numéro de page.

110 Au sens strictement progressif que prend ce mot en anglais, par exemple dans le Préambule de la constitution américaine, « in order to form a more perfect union ».

Ce n'est peut-être pas tout à fait étranger à cette rétroaction assumée, dans l'ordre du vouloir, du temps de l'analyse sur « le temps vécu »¹¹¹.

Or, la passe, en tant que forme du temps distincte du non-temps de l'inconscient aussi bien que du temps chronologique, induit, voire précipite, cette rétroaction.

Elle participe ainsi, parfois, à ce que le premier change le second en valeur.

Quand le cartel ne nomme pas

Marina Severini

Aucune nomination d'AE dans les quatre cartels de la passe auxquels j'ai participé. Je sais que je suis en bonne compagnie, parce que c'est ce qui se passe dans la majorité des cartels, mais ce n'est pas ce à quoi je m'attendais au début de mon expérience au CIG. J'ai perçu le climat de joie et d'une certaine euphorie chez les collègues des « cartels heureux » (c'est comme ça que je les pensais) lorsqu'ils disaient qu'il y avait eu transmission et qu'ils en reconstruisaient les passages; un climat contagieux heureusement, mais ce n'est pas la même chose que d'en faire l'expérience directe.

Les cartels qui disent « non » sont la majorité, nous le savons depuis longtemps: comment interroger ce point, comment éviter qu'il devienne une sorte de routine à laquelle nous sommes maintenant habitués? Et puis: si on attend beaucoup d'une passe avec nomination – de la part des AE, de l'élaboration du cartel – qu'est-ce qui peut être transmis à l'École de l'expérience des passes sans nomination? Quel enseignement? Je vais essayer de dire ce qu'elles m'ont enseigné.

Passe et fin d'analyse

Le cas le plus fréquent semble être celui d'entreprendre la passe après la fin de l'analyse, et c'était aussi ainsi dans les cartels auxquels j'ai participé. Pourquoi pense-t-on à la passe après la fin de l'analyse? Quand il n'y a pas de nomination, cette donnée est davantage mise en relief, dans quelques cas on pourrait dire que la passe a été comme une demande à l'École, une sorte d'authentification, une demande implicite comme: est-ce j'ai vraiment fini mon analyse? Et est-ce que je peux légitimement être analyste?

Un cas a fait exception, parce que la passe a été demandée avant la fin. Dans ce cas, l'expérience dans le dispositif a permis au sujet en question de s'apercevoir que sa demande de passe avait provoqué la précipitation de la fin (c'est-à-dire: puisque je fais la passe, alors je dois finir l'analyse), une fin que le passage dans le dispositif a remise en question. Je pense qu'un des motifs de la confusion en ce qui concerne la passe et la fin vient de la difficulté à se séparer de l'idée que le psychanalyste est le produit d'une analyse finie. Il y a beaucoup de citations de Lacan qui démentent cette idée, et aussi beaucoup de textes et commentaires bien articulés (une référence récente est le Pré-texte de Julieta de Battista, nommée AE récemment), et du reste, si le psychanalyste était le produit d'une analyse, le dispositif de la passe serait tout à fait inutile! Mais si cette idée persiste, il doit bien y avoir une raison.

111 Minkowski, Eugène (1933). *Le temps vécu*. Rééd. Paris : P.U.F., coll. « Quadrige » ; 2013.

Effets de l'analyse et passe à l'analyste.

Presque tous les témoignages ont mis en relief les changements positifs dus à l'analyse: soulagement de l'angoisse, modifications au regard des symptômes, nouveaux choix de vie. On vit mieux après l'analyse, et c'est une belle chose, mais la passe n'est pas pensée pour cela. J'ai entendu des témoignages très centrés sur les succès thérapeutiques de l'analyse. L'intérêt (du passant? du passeur? des deux?) pour les effets positifs de l'analyse est marqué par la présence de beaucoup de paroles (un grand nombre de rencontres et une grande envie de rapporter au cartel beaucoup de détails de l'« historiolo »): beaucoup de paroles quand on ne peut pas cerner le point. Mais ce qui fait notre intérêt, c'est bien ce point, le moment du passage à l'analyste, qu'est-ce qu'on peut en dire de cette transformation, quand et comment arrive-t-elle, quelle horreur de savoir on a dû dépasser afin que la psychanalyse et le psychanalyste ne soient plus des idéaux?

Mais je veux ajouter que j'ai rencontré aussi des passeurs à la hauteur, réellement intéressés à la question de l'être du psychanalyste.

Ce que j'ai voulu mettre en évidence dans cette communication ce sont les points problématiques que j'ai extraits de mon expérience.

Je conclue: qu'est-ce qui peut être transmis à l'École de cette expérience des cartels qui n'ont pas nommé? Je pense que leur contribution consiste à ouvrir des questions que le travail d'École peut essayer de débrouiller. Les aspects que j'ai soulignés ne sont pas nouveaux, je le répète, ce sont des données bien connues et depuis longtemps. On risque alors peut-être de les considérer peu intéressantes, quelque chose dont nous avons pris l'habitude? Ou réussissons-nous à nous laisser surprendre comme s'il s'agissait de nouveautés? Et à nous remettre continuellement au travail? « Travailler fatigue, *lavorare stanca* », disait Cesare Pavese, poète et écrivain italien. Mais l'alternative serait de nous endormir dans le confort. Alors, bienvenue à la passe qui nous aide à ne pas rester dans notre confort et à continuer à nous demander qu'est-ce qu'un psychanalyste?

REMERCIEMENTS

Le CIG remercie tous les collègues de toutes les langues qui ont contribué à cette tâche immense de traduction. Sans cet effort commun, il serait impossible de publier périodiquement nos débats et de faire vivre notre École au niveau international.

Traducteurs en langue française :

Sandra Berta, Isabelle Cholloux, Patricia Dahan, Dominique Touchon Fingermann, Cícero Oliveira, Clothilde Pascual, Manel Rebollo, Maricela Sulbaran, Elisabete Thamer, Lina Velez.

Traducteurs en langue espagnole :

Maricela Sulbaran, Agustín Muñoz, Clara Cecilia Mesa, Monica Palacio, Beatriz Zualaga, Carme Dueñas, Rosa Escapa, Sandra Berta, Patricia Muñoz.

Traducteurs en langue portugaise :

Beatriz Chnaiderman, Cibele Barbará, Cicero Oliveira, Dominique Fingermann, Glaucia Nagem, Ingrid Figueiredo, Leonardo Pimentel, Maria Claudia Formigoni, Roberto Propheta Marques, Sandra Berta.

Traducteurs en langue italienne :

Annalisa Bucciol, Nathalie Dollez, Piero Feliciotti, Maria Silvia Ferrari, Paola Grifo, Silvana Perich, Graziano Senzolo, Marina Severini.

Traducteurs en langue anglaise :

Gabriela Costardi, Richard Barrett, Chantal Degril, Esther Faye, Macario Giraldo, Deborah McIntyre, Sara Rodowicz-Slusarczyk, Leonardo Rodriguez, Susan Schwartz, Devra Simiu, Gabriela Zorzutti

ÉVÉNEMENTS À VENIR

Première Convention Européenne de l'IF-EPFCL

12 - 14 juillet 2019

Maison de la Chimie

28, rue Saint-Dominique, 75007 Paris

Thème

Pour l'IF-EPFCL « Le dire des exils ».

Pour l'École « L'École des cartels ».

TARIFS

	1 jour 14 juillet		2 jours 12 et 13 juillet		3 jours 12, 13 et 14 juillet	
	avant le 15 mars	après le 15 mars	avant le 15 mars	après le 15 mars	avant le 15 mars	après le 15 mars
Individuel	100 €	130 €	160 €	200 €	200 €	250 €
Inscrit à un Collège de Clinique psychanalytique (sur justificatif)	70 €	100 €	120 €	150 €	160 €	200 €
Étudiant (moins de 26 ans, sur justificatif)	50 €	50 €	60 €	60 €	70 €	70 €
Personne en recherche d'emploi	50 €	50 €	60 €	60 €	70 €	70 €
Formation continue	–	–	300 €	300 €	360 €	360 €

Renseignements / informations / Inscription

Tel: 01 56 24 22 56

Tarifs préférentiels avant le 15 mars. Tarifs différenciés pour les Journées de l'IF, la Journée d'École, ou l'ensemble. Consulter le bulletin d'inscription pour plus de détails.

Inscription par chèque

Vous imprimez et remplissez un bulletin d'inscription. Vous l'envoyez par la poste accompagné d'un chèque à l'ordre de l'EPFCL-France.

Inscription avec virement bancaire

Vous remplissez le bulletin d'inscription et effectuez un virement sur le compte bancaire au n° d'IBAN: FR76 1010 7001 3700 4120 2069 916 (BRED Parmentier), indiquez bien Convention Européenne 2019 en communication et assurez-vous que votre bulletin d'inscription nous est parvenu si vous l'envoyez par e-mail.

Inscription en ligne

Pour vous inscrire et payer en ligne, vous allez sur cette page: Inscription en ligne et vous suivez les instructions.

III^e Symposium Interaméricain et journée d'École
18 - 20 juillet 2019
Centro de Convenciones Hotel Movich,
Cra 13 n° 15-71, Pereira, Risaralda
Colombie

Thème

« Clinique psychanalytique : structurelle, de la sexuation, borroméenne »

TARIFS

	Avant le 01/06/2019	Après le 02/06/2019
Professionnels	U\$90 Col\$225000	U\$100 Col\$250000
Étudiants	U\$45 Col\$112500	U\$50 Col\$125000

Informations: foroslacan@gmail.com
www.campolacanianopereira.co

XI^e Rendez-vous de l'IF-EPFCL
et VII^e Rencontre Internationale d'École
10 - 14 juillet 2020
Buenos Aires, Argentine

Thème

Pour le rendez-vous de l'IF-EPFCL, « Traitement du corps dans l'époque et dans la psychanalyse ».

TABLE DES MATIÈRES

Éditorial	3
Ouverture de la VI^e rencontre d'école	5
I. Les AE et les discours : expérience et transmission	
Carmen Lafuente Balle: « <i>Mais d'où vient la joie de notre travail? De la joie de 67 à la joie de 76</i> »	7
Nicolas Bendrihen: « <i>Summertime sadness</i> »	11
Adriana Grosman: « <i>L'heure du Dire</i> »	13
Julieta De Batistta: « <i>Que faire du réel?</i> »	18
II. Effets de l'expérience de passeur et lien avec l'école	
Nathalie Dollez: « <i>Effets de la transmission du savoir inconscient</i> »	21
Juan del Pozo: « <i>Le passeur: désir, transmission et savoir</i> »	24
Paola Malquori: « <i>Le temps extime de la passe entre contingence et nécessité</i> »	25
Adriana Alvarez Restrepo: « <i>Suivre le trait</i> »	27
Maria Laura Cury Silvestre: « <i>Une passeuse et ses villes invisibles</i> »	29
III. Les effets de la passe dans la cure	
Roser Casalprim: « <i>Passe et fin</i> »	31
Patrick Barillot: « <i>Quel savoir dans la passe?</i> »	34
Clara Cecilia Mesa: « <i>Il faut le temps...</i> »	37
IV. D'un discours à l'autre, garanties et impasses	
Dominique Touchon Fingermann: « <i>De l'impasse d'un discours au Dire Autre: un saut. Y a d'la joie!</i> »	41
Colette Soler: « <i>Ce qui ne se garantit pas</i> »	45
Gabriel Lombardi « <i>Le discours analytique en tant que garant de l'hystérisation de l'analysant</i> »	47
Textes du symposium	
Sandra Berta: « <i>Points de suspension</i> »	51
Jean-Pierre Drapier: « <i>Passe et point de capiton dans la psychose</i> »	53
Carme Dueñas: « <i>Quand la vie prend le dessus</i> »	54
Marie-Noëlle Jacob-Duverniet: « <i>Précision et imprécisable</i> »	55
Agnès Metton: « <i>Passe et Witz</i> »	56
Frédéric Pellion: « <i>Passe et temps</i> »	57
Marina Severini: « <i>Quand le cartel ne nomme pas</i> »	59
Remerciements	61
Événements à venir	
Première Convention Européenne de l'IF-EPFCL	62
III ^e Symposium Interaméricain et journée d'École	63
XI ^e Rendez-vous de l'IF-EPFCL et VII ^e Rencontre Internationale d'École	63

